
Les castros vettons et leurs populations au Second Âge du Fer (V^e siècle - II^e siècle avant J.-C.). I: implantation et systèmes défensifs

CHRISTOPHE BONNAUD

R É S U M É

Cet article sur l'implantation et les aspects défensifs des *castros* vettons s'insère dans une étude plus générale sur l'habitat fortifié des *Vettones* durant le Second Âge du Fer. Après avoir évoqué les nombreux problèmes posés par l'étude de ce type de site, problèmes liés à la définition même du *castro* mais aussi problèmes liés à l'histoire de la recherche archéologique dans cette partie occidentale de la Meseta, nous nous sommes attardés sur deux questions essentielles: les différents types de sites des *castros* vettons et l'architecture militaire proprement dite. Ainsi, il nous a semblé important de nous demander pourquoi les Vettons du Second Âge du Fer avaient érigé leur habitat dans tel site, s'il y avait des facteurs de localisation prédominants, quel rôle avait joué la nature et plus particulièrement ses rôles en matière de subsistance mais surtout de sécurité. Nous avons procédé dans un second temps à une analyse descriptive de l'ensemble de leur architecture militaire: la muraille proprement dite, mais aussi tout ce qui s'y rattache dans le domaine militaire: portes, tours, bastions, *pedras bincadas*. Au delà d'une simple description – rendue possible par des travaux antérieurs de plus en plus nombreux – nous nous sommes efforcés de mettre ces éléments défensifs en relation avec la chronologie et d'essayer d'apporter ainsi un modeste éclairage à l'histoire du peuplement de l'ouest de la Meseta au Second Âge du Fer.

R E S U M O

Este artigo sobre a implantação e os aspectos defensivos dos *castros* vetões insere-se num estudo mais geral sobre o habitat fortificado dos Vetões durante a II Idade do Ferro. Depois de enunciar os numerosos problemas que se levantam ao estudo deste tipo de sítio, problemas ligados à própria definição de “*castro*” e à história da investigação arqueológica nesta parte ocidental de Meseta, centrámo-nos em duas questões essenciais: os vários tipos de localização dos *castros* vetões e a arquitectura militar propriamente dita. Assim, pareceu-nos importante perguntarmo-nos sobre as razões que levaram os Vetões da II Idade do Ferro a fixar-se em determinados locais e sobre o papel que a natureza terá desempenhado nas questões de subsistência e de segurança. Num segundo

momento, procedemos a uma análise descritiva do conjunto da sua arquitectura militar: muralhas, portas, torres, bastiões, “pedras fincadas”. Além de uma simples descrição— tornada possível por trabalhos arqueológicos cada vez mais numerosos — esforçamo-nos por relacionar estes elementos defensivos com a cronologia, tentando assim trazer um modesto contributo para a história do povoamento do Oeste da Meseta durante a II Idade do Ferro.

Introduction générale

Les ruptures du Second Âge du Fer

A partir du V^e siècle av. J.-C., le peuplement de la Vettonnie nous apparaît beaucoup plus nettement grâce au développement d'un type d'habitat fortifié: le *castro*. Mais il faut au préalable rappeler le caractère artificiel et contestable de la date de 500 av. J.-C. souvent retenue pour faire débiter le Second Âge du Fer (Martín Valls, 1985, p. 104). En effet, les années qui suivent cette date verraient la disparition progressive du faciès Soto de Medinilla dans la plus grande partie de la Meseta, mais un tel critère ne prend pas en considération l'évolution de l'Estrémadure, à l'écart de l'influence de Soto. Quoi qu'il en soit, le *castro* se révèle être, avec les *verracos*, le trait caractéristique majeur de ce pays vetton au Second Âge du Fer, et une importante source d'informations. Dès le début de cette période et jusqu'à la pénétration romaine dans la Meseta occidentale au II^e siècle av. J.-C., conquête qui va entraîner les premières mentions des Vettons (avec leur localisation imprécise) par les sources écrites gréco-romaines, ce territoire semble revêtir une identité culturelle davantage prononcée, notamment vis-à-vis des entités ethniques voisines (Lusitaniens, Astures. . .) (Almagro Gorbea, 1990, p. 554-563, 570-574). Désormais, l'utilisation des termes de Vettonnie (au lieu du futur territoire vetton) et de Vettons semble se justifier pleinement. En outre, tout en s'intégrant aisément dans un plus vaste ensemble indo-européen, discernable notamment par ses structures sociales, la Vettonnie est aussi un monde ouvert aux influences extérieures venues du sud, de l'ouest (Lusitaniens), et de l'est, avec l'influence celtibérique.

Bien que se présentant à certains égards comme une continuation de la phase Bronze Final — 1^{er} Âge du Fer, la Vettonnie du Second Âge du Fer est surtout un monde de ruptures. La métallurgie du fer connaît un développement sans aucune mesure avec le faible usage de ce métal au 1^{er} Âge du Fer. La production céramique subit une importante évolution avec l'introduction de la céramique faite au tour et surtout la confection d'une céramique incisée dite “au peigne”, également connue sous l'appellation de céramique de Cogotas II, du nom du *castro* avilais où ce type présente la plus grande richesse décorative (López Monteagudo, 1983, p. 5, 102-107, 195). L'habitat fortifié par la main de l'homme devient un élément central de cette culture de Cogotas II, identifiée par ailleurs à la culture des *verracos*, ces derniers constituant néanmoins une importante source de questionnements. Enfin, les nécropoles d'incinération avoisinant ces *castros* nous ont livré une quantité importante d'armes et de bijoux.

On pourrait être tenté de mettre tous ces changements en relation avec l'arrivée de populations étrangères dans la Meseta occidentale (Schüle, 1969, p. 41-43). Mais le sujet est délicat. Nous tenterons néanmoins d'apporter un éclairage sur cette question et de cerner l'importance du substrat indigène préceltique. L'origine des *verracos* — phénomène indigène? Apport extra-péninsulaire? — n'est sans doute que le thème le plus irritant au sein d'un problème plus général: les liens

entre les sources archéologiques, le fonds indigène et les apports extérieurs (plus précisément celtiques). Seule une étude relativement détaillée des *castros*, source essentielle pour notre connaissance du Second Âge du Fer, semble la plus à même de nous fournir quelque éclaircissement sur cette difficile question.

Il nous apparaît donc comme indispensable d'étudier "les *castros* pour les *castros*", c'est-à-dire de procéder à une description de leurs principales caractéristiques et composantes, mais également de les considérer comme les témoins privilégiés d'un peuplement et d'une société. Loin d'être de simples sites défensifs ou de simples villages (ou villes?) fortifiés, les *castros* et leurs nécropoles constituent un univers complexe où le militaire, le quotidien et le sacré s'entremêlent et se révèlent à l'archéologue par un nombre important de témoignages (vestiges de fortifications, *verracos*, céramique, armes, bijoux...).

La réalité du *castro*

Mais il convient, avant de pénétrer dans cet univers, de préciser la notion même de *castro*, afin de délimiter notre thème d'étude. De prime abord, la définition en semble aisée: les *castros* et *citánias* (sur l'origine du nom: Cardozo, 1971, p. 109; Tranoy, 1981, p. 74) de la péninsule ibérique ne sont pas autre chose que des sites d'occupation humaine assimilables aux *oppida* gaulois (Goudineau et Kruta, 1980, p. 139-231; Audouze et Buchenschutz, 1989). Le terme d'*oppidum* est d'ailleurs actuellement préféré à celui de *castro* (Sánchez Moreno, 2000, p. 76). Selon M. Almagro Gorbea, l'*oppidum* serait un grand habitat fortifié plus achevé que le *castro*, le centre de commandement d'un territoire, le résultat d'un processus d'urbanisation initié avec les *castros*, ces derniers ne contrôlant qu'une unité territoriale élémentaire et présentant une organisation sociale peu complexe (Almagro Gorbea, 1994, p. 15, 26). En d'autres termes, le *castro* serait le village fortifié tandis que l'*oppidum*, tels Las Cogotas, El Raso de Candeleda en Vettonnie, serait la ville fortifiée. Illustrant aussi ce problème de vocabulaire, on peut citer A. Rodríguez Díaz qui oppose les *oppida* de Béturie, qui deviendront des noyaux de romanisation, aux *castros* luso-vettons, qui déclineront et seront abandonnés aux II^e-I^{er} siècles av. J.-C. (Rodríguez Díaz, 1995, p. 106-112). Quel que soit le terme utilisé il s'agit bien de sites fortifiés dont la finalité essentielle est de se soustraire efficacement aux dangers extérieurs, et ce, en tirant parti à la fois de la topographie du lieu et de constructions défensives érigées par l'homme. Cette définition peut apparaître correcte. Néanmoins, elle n'est pas dénuée d'ambiguïté. Ainsi, les lieux habités principalement protégés par des défenses naturelles, comme ce fut le cas à l'Âge du Bronze, perdurent-ils au Second Âge du Fer? Dans l'affirmative, se transforment-ils en *castros*? Doit-on considérer tous les *castros* vettons comme des lieux de peuplement? Certains (les plus petits) n'étaient-ils pas réservés à la protection d'un groupe dominant? Si oui, étaient-ils ouverts aux populations environnantes en cas de menace? Quel lien établir entre les *castros*, sites défensifs et/ou lieux d'habitat et le monde des dieux? Renfermaient-ils des sanctuaires ou bien le seul lien avec l'au-delà était-il représenté par les nécropoles toutes proches? Quels liens établir entre le *castro* et le territoire environnant? Autant de questions, directement liées à la fonction même du *castro*, qui apparaissent comme fondamentales. En effet, on ne peut accorder la même valeur à une forteresse, siège exclusif d'une élite guerrière, et un véritable village fortifié, révélateur d'une société, avec toutes ses caractéristiques: modes de vie, croyances, structures économiques, cadre de vie; ou un *castro* isolé ayant une faible emprise sur son environnement et un centre de commandement d'un vaste territoire.

Finalement, nous intégrerons dans notre étude tous les lieux d'occupation humaine du Second Âge du Fer, plus ou moins temporaire, présentant, de par leur site ou leurs aménagements, un réel souci défensif, et ce, quel que soit le groupe de personnes ayant occupé ces lieux, la durée de cette occupation ou encore l'origine de ces *castros*.

Les castros vettons (Fig. 1)

Malgré cette définition très générale, le nombre de *castros* vettons est difficile à préciser. Il apparaît néanmoins bien faible par rapport à celui des *castros* et *citánias* du nord-ouest ibérique. Nous sommes bien loin des 5800 sites recensés dans le nord-ouest par A. del Castillo au début du XX^e siècle, même si aucune étude statistique n'a ainsi été effectuée pour le pays vetton (Castillo, 1908). Pour la seule province de Salamanque, C. Morán, il y a de cela plus de soixante ans dénombreait, sans définition préalable, 69 sites localisés de façon peu précise sur une carte provinciale et dénommés dans la légende "*ruines ibériques (castros)*" (Morán, 1940). Ce chiffre était nettement abaissé, quelques années plus tard, par J. Maluquer (1956, p. 11). Dans les années 50, E. Rodríguez Almeida, insistait sur l'énorme abondance des *castros* de la province d'Ávila et sur le caractère inédit de la plupart d'entre eux, et ce, sans avancer de chiffres (Rodríguez Almeida, 1955, p. 258). Ces imprécisions peuvent s'expliquer de plusieurs façons :

- par le caractère flou de la définition même du *castro*. Ainsi, il est certain que C. Morán a une conception plus large du *castro*, que J. Maluquer; de plus, faute de fouilles suffisantes, des erreurs d'identification ont été longtemps commises. Par exemple, dans le sud de la province de Salamanque, le site dénommé "Castillo Viejo" ou "El Castillo" à Valero (Sierra de las Quilamas), a d'abord été défini par C. Morán comme "*une forteresse préhistorique de l'Âge du Bronze, qui a traversé l'Âge du Fer, a vu le passage des armées romaines et a pu servir de refuge au dernier roi des Goths*" (Morán, 1946, p. 47-57). Bien plus tard, K. Spindler, s'appuyant sur une analyse de l'enceinte, attribuait le site au Second Âge du Fer, avec de claires influences puniques (Spindler, 1970, p. 110-121). Finalement, il y a quelques années, "Castillo Viejo" était attribué par un groupe d'archéologues, à l'époque médiévale, entre les VIII^e et XII^e siècles (Santonja et al., 1986-87, p. 372).
- par les zones longtemps restées à l'écart de la recherche archéologique (Beiras portugaises, nord de la province de Badajoz) et, au contraire, par la focalisation sur certains *castros* comme Las Cogotas, El Raso de Candeleda, Sanchorreja, Yecla de Yeltes. Il faut d'ailleurs noter que les fouilles menées à Las Cogotas ont repris dans les années 1980 (Mariné et Ruiz Zapatero, 1988, p. 46-53). Chacun de ces sites est devenu le domaine réservé d'un archéologue qui y a consacré l'essentiel de ses recherches: par exemple J. Cabré Aguiló à Las Cogotas, F. Fernández Gómez au Raso de Candeleda, F. J. González-Tablas Sastre à Castillejos de Sanchorreja... (Molinero Pérez, 1982, p. 11-19; Álvarez-Sanchís, 1999, p. 17-25). Ceci aurait été profitable s'il y avait eu un très grand nombre d'archéologues se consacrant chacun à la fouille exhaustive d'un site particulier. Mais tel ne fut pas le cas et, à l'évidence cette grande spécialisation des archéologues du pays vetton, semble avoir empêché toute vision générale sans parvenir pour autant à résorber tous les problèmes qui pouvaient se poser à tel ou tel *castro*. E. Sánchez Moreno précise que sur les 90 "*poblados*" qu'il a recensés, seuls 15 ont été l'objet de fouilles archéologiques et évoque l'actuelle « atomisation » de la recherche archéologique, divisée en trois écoles régionales: Salamanque, Madrid et l'Estrémadure



Fig. 1 Localisation des principaux castros attestés archéologiquement dans le pays vetton.

(Sánchez Moreno, 2000, p. 41-42, 75). Il est vrai que le territoire des Vettons est réparti sur trois communautés autonomes: Castilla y León (Salamanque, Ávila), Extremadura (Cáceres, Badajoz) et Castilla la Mancha (Tolède), sans compter une mince frange du Portugal (Bonnaud, 2002, p. 177-185). Cependant, l'Extremadura est aujourd'hui bien mieux connue qu'il y a quelques années grâce à l'activité de chercheurs tels que F. Hernández Hernández ou A. M. Martín Bravo par exemple (Hernández Hernández, 1976; Martín Bravo, 1996).

En l'état actuel de la recherche, il est donc plus facile de dresser une liste des *castros* vettons clairement identifiés en tant que tels et qui ont connu un développement contemporain au Second Âge du Fer. Nous disposons pour cela de la liste et de la carte établies par J. R. Álvarez-Sanchís (1999, p. 102-103). Celui-ci a pris comme cadre d'étude, en l'absence de toute délimitation précise de la Vettonnie préromaine, ce qui correspond approximativement au sud-ouest de la Meseta, entre Douro/Duero et Guadiana (du nord au sud) et depuis la rivière Águeda et la région d'Alcántara jusqu'à l'extrême est de la province d'Ávila et la Jara tolédane (d'ouest en est). Incontestablement nous avons là ce qui devait constituer la quasi-totalité du pays vetton au Second Âge du Fer. Un examen de la localisation des *verracos/toricos* corrobore une telle assise territoriale des Vettons même s'il convient de rappeler ici qu'on trouve ces sculptures zoomorphes aux périphéries extérieures de la Vettonnie; mais le centre de rayonnement provient bien du pays vetton (Bonnaud, 2002, p. 195-198). Cette "grande Vettonnie préromaine" a sans doute vu par la suite ses dimensions diminuer à plusieurs occasions. Ainsi, toute la partie ouest de la province de Cáceres et nord-ouest de celle de Badajoz sera peuplée de Lusitaniens à partir d'une date difficile à préciser, peut-être dès le II^e siècle av. J.-C. Il est en effet possible qu'après la victoire de *D. Iunius Brutus* sur les Galiciens et les Lusitaniens en 137 av. J.-C., ces derniers aient été transplantés dans des zones proches de leur territoire d'origine mais moins montagneuses (la Vettonnie), là où on pourrait mieux les contrôler (Callejo Serrano, 1962, p. 24-25; Francisco Martín, 1989, p. 70-71, 83). Les sources écrites nous apprennent également que César, en 61 av. J.-C., voulut obliger les Lusitaniens du *Mons Herminius* (*serra* da Estrela) à descendre dans la plaine (régions voisines de Coria, Alcántara, Cáceres?), ce qui déclencha la guerre (Salinas, 2001, p. 80). Dans ce contexte des guerres lusitaniennes et de transplantations de populations, il est par exemple difficile de préciser l'origine ethnique de la communauté indigène d'Alcántara qui, en 104 av. J.-C., conclut une *deditio* avec les Romains (*AE* 1984 495; Hoyos, 1989, p. 40-45, 1990, p. 81-95).

La carte de J. R. Álvarez-Sanchís n'inclut aucune portion du territoire portugais. Or, il semblerait qu'une mince frange du Portugal, les régions de Guarda, Almeida, Barca de Alva, Castelo Mendo...soient bien en pays vetton. L'hypothèse d'une frontière ethnique préromaine se superposant à l'actuelle frontière hispano-portugaise (rivière Agueda) n'est pas défendable. Rien ne s'oppose à la présence des Vettons bien à l'ouest de la Côa (mais jusqu'où à l'ouest?) d'autant plus que des *verracos* sont attestés jusqu'à Pareida da Beira (la culture des *verracos* ne s'étend pas en pays lusitanien) (López Monteagudo, 1989, n.º 126). Et cette partie orientale du Portugal, à l'est de la *serra* da Estrela, a révélé la présence de quelques sites protohistoriques qui font partie intégrante de notre zone d'étude: Forte Velho, Maçainhas, Monte da Lameira, Argentari, Barroco da Cruz, Barrocal do Conde dans la région de Guarda (Almeida, 1945, p. 89-90, 136, 137, 129, 132, 131); Perto de Gonçalves à Castelo dos Mouros, Verdelhos (plusieurs sites), Castelos Redadeiros, Mato da Atalaia, Aldeia do Souto (Cova da Beira) (Alarcão, 1993, p. 34-35) auxquels il faut ajouter Castelo de Vidago et Alto do Corregidor (Martín Bravo, 1999, p. 156, 157). Malheureusement beaucoup de ces sites ne sont connus que par des références bibliographiques et certains ne sont pas localisés avec précision, la plupart n'ayant été l'objet d'aucune fouille.

L'implantation des castros vettons: les facteurs de localisation

La caractéristique essentielle des *castros* vettons réside dans leur système de protection qui allie les atouts du terrain sur le plan défensif et les aménagements humains. Cependant, on néglige souvent un autre aspect, qui n'est pas directement lié aux problèmes de défense, mais qui n'en est pas moins digne d'être noté en raison de son influence dans la localisation des *castros*. En effet, les Vettons du Second Âge du Fer, poursuivant sans doute une pratique bien antérieure, implantaient leurs *castros* dans un milieu géographique présentant un certain nombre d'avantages, traduisant ainsi un contact étroit entre ces mêmes Vettons et une nature dont ils essayaient de tirer le maximum. On note parmi ces populations un réel souci de concilier un effort défensif indispensable à leur survie (*castros* en hauteur, protégés par des cours d'eau encaissés) et une volonté de s'implanter en fonction d'autres critères presque aussi indispensables pour leur vie quotidienne: proximité de sources d'eau, complémentarité de différents milieux naturels, région privilégiée sur le plan climatique, proximité de richesses minières, zone de passage (Martín Bravo, 1994a, p. 248-249)...

Le site du Raso de Candeleda est l'exemple même d'implantation protohistorique répondant à ce double souci (Fernández Gómez, 1986, p. 13-22). Site de piémont, El Raso de Candeleda se trouve localisé au pied du Mont Almanzor, sommet dominant de la *sierra* de Gredos, dans l'extrême sud de la province d'Ávila. L'ensemble du site, comprenant le *castro* proprement dit, la nécropole d'incinération et un sanctuaire, est à la jonction de trois milieux naturels bien différents. Au nord, au pied même des hauteurs les plus élevées de la *sierra*, à l'emplacement d'un des cols du piémont (le col de Freillo, 791 m), se trouve le village fortifié (Fig. 2). Plus bas dans une zone intermédiaire, parfaitement visible depuis le *castro*, se situe la nécropole. Encore plus bas, dans la fertile vallée du Tiétar, le sanctuaire de Postoloboso, n'est plus qu'à une faible altitude de 252 m. Sur le versant méridional de la *sierra* de Gredos, El Raso de Candeleda présente un certain nombre d'atouts liés au milieu naturel. Tout d'abord, cette partie sud de la *sierra* bénéficie d'un microclimat particulièrement agréable, en moyenne plus chaud qu'au nord des montagnes (moyenne annuelle: 14,6°), sans froids excessifs, où les glaciers ne se développent qu'à partir de 2000 m d'altitude (contre 1450 m sur le versant nord). Protégé des vents froids du nord, le site subit toutefois quelques bourrasques venues de l'Atlantique et qui pénètrent à l'intérieur des montagnes en empruntant les vallées. Les possibilités agro-pastorales du gisement sont importantes en raison de la richesse hydrologique (le site est parcouru par un très grand nombre de ruisseaux dévalant la pente depuis les neiges éternelles jusqu'au Tiétar) et des 2300 m d'étagement qui permettent la vie d'une grande quantité d'espèces végétales, depuis les pins et lichens en altitude, jusqu'aux plantes subtropicales de la vallée, en passant par les forêts de chênes, de châtaigniers... En fait nous nous situons là dans la partie orientale de la *vera* de Plasencia, dont il faut rappeler la fertilité exceptionnelle (Terán, IV, 1, 1952-58, p. 431; García Montero, 1987). De nombreux auteurs évoquent également les richesses minières de la région (Madoz, V, 1845-50, p. 443), attestées par la toponymie ("Las Ferrerías", "La Mina"), et les vestiges retrouvés dans les cabanes du *castro* préromain (scories) (Fernández Gómez, 1986, p. 19). Il nous semble peu probable que de telles conditions naturelles aient été totalement étrangères au choix de l'implantation de ce *castro* vetton.

La vallée de l'Amblès, dans le sud de la province d'Ávila, couvre environ 900 km², s'étendant de part et d'autre de la rivière Adaja et limitée au nord et au sud par des chaînes de montagnes. On trouve dans ce vaste territoire à la fois des implantations non fortifiées en fond de vallée (*poblados*), très proches de la rivière mais mal connus sur le plan archéologique et des *castros* beaucoup mieux étudiés tels que La Mesa de Miranda, Las Cogotas, Ulaca. Pour expliquer l'existence des sites de vallée, on a suggéré, outre la fertilité des sols, la possibilité de l'exploitation et/ou de la commerciali-

Fig. 2 Vues panoramiques depuis El Raso de Candeleda.

sation du sel. Quelques toponymes (*Salobral, Salobralejo*) attesteraient de cette fonction (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 117). En ce qui concerne les *castros*, ils se situent pour la plupart dans des zones de transition entre la montagne et la plaine, localisation idéale dans le cas d'économies pastorales (déplacement du bétail). J. R. Álvarez-Sanchís a émis d'ailleurs l'hypothèse que les *verracos* avaient pour fonction de signaler la propriété ou l'usufruit de pâturages d'hiver, ceci dans le cadre d'un contrôle direct et strict du *castro* sur les terres environnantes (Álvarez-Sanchís, 1990, p. 201-233).

Le nord-ouest de la province de Salamanque entre le confluent Duero/Tormes et l'Águeda, est un autre exemple de concentration de petits *castros*, plus particulièrement entre les rivières Yeltes et Camacès où se localisent Picón de la Mora, Castillo de Saldañuela, Castillos de Gema, Saldeana, Las Merchanas, Yecla de Yeltes (Santonja, 1991, p. 27). Ces sites fortifiés sont visibles les uns des autres et dressent un maillage qui permet un contrôle stratégique efficace des voies de communication. Comment ne pas mettre cette localisation en relation avec la présence de gisements miniers dans cette région (fer, étain) même s'il n'existe pas de preuve de leur exploitation avant l'époque romaine (Salinas, 1992-93, p. 179-180)?

De la même façon, c'est avant tout en raison de son exceptionnelle richesse et diversité en gisements miniers (cuivre, fer, étain, or) que la région nord et occidentale des Monts de Tolède révèle une si grande concentration de peuplement depuis la préhistoire et plus particulièrement au Second Âge du Fer et à l'époque romaine (Ruiz Taboada, 1993, p. 311-320; Urbina et al., 1994, p. 257-272). On trouve ainsi dans cette partie est de la Vettonnie les sites de l'Âge du Fer suivants: Arroyo Manzanas, Castrejón (Aldeanueva de San Bartolomé), Castrejón de Retamoso, Cerro de la Estrella, Los Maillos (Belvís de la Jara), Aldeanueva de Barbarroya, El Almendral de la Cañada, Calero y Chozas, Castillo de Bayuela, Cebolla, La Hinojosa de San Vicente, Mohedas de la Jara, Navalcán, Los Navalucillos, Oropesa, La Corchuela, Cabeza del Oso (Real de San Vicente), El Robledo del Mazo, Alcolea de Tajo, Talavera de la Reina (Sánchez Moreno, 2000, p. 74).

On doit à A. M. Martín Bravo une remarquable étude sur le peuplement de la Haute Estrémadure au I^{er} millénaire avant J.-C. (Martín Bravo, 1999). Il s'agit d'une portion du bassin du Tage, entre Puente del Arzobispo et le Portugal, délimité par des zones montagneuses qui l'isolent des bassins du Duero et du Guadiana. Le Tage et ses affluents sont encaissés dans cette partie de l'Estrémadure et l'auteur rappelle que le réseau fluvial y est un facteur décisif dans l'organisation du peuplement. C'est en effet dans les zones de "*riberos*" (rivages) que se localisent la plupart des sites de l'Âge du Fer: collines surplombant les cours d'eau, éperons et méandres fluviaux (54%). Mais on trouve également des localisations en montagne (20%), sur des collines isolées (20%), alors que les plaines sont délaissées (2%) (Martín Bravo, 1999, p. 202). Pour les sites de montagne, A. M. Martín Bravo constate que ce ne sont plus les points les plus hauts qui sont occupés au Second Âge du Fer mais des lieux davantage aplanis, présentant de meilleures conditions de vie, à proximité d'un col ou d'une zone de passage. Les sites de Puerto de Santa Cruz et Logrosán contrôlent ainsi les voies principales permettant d'accéder à la plaine; Villavieja de Casas del Castañar et Camocho contrôlent le passage à travers la vallée du Jerte, etc. Les *castros* sur collines isolées sont en fait pour la plupart non loin de chaînes de montagne qu'ils ont dû quitter depuis le Bronze Final. Il est intéressant de constater que, curieusement, les zones les plus riches sur le plan agricole sont relativement éloignées des *castros*, à quelques exceptions près. Cela peut s'expliquer par le fait que ces habitats ne se situant pas à des hauteurs très élevées, on pouvait parcourir depuis le *castro* une distance d'environ 4 km en une heure (avec un dénivelé moyen de 10 à 20%); de plus, il est possible que ces *castros* disposaient d'un réseau d'exploitations secondaires qui leur fournissaient des ressources agricoles en échange d'une protection (Martín Bravo, 1999, p. 207). Ainsi, en Haute Estrémadure ce sont essentiellement l'orographie et les cours d'eau qui expliquent la

localisation des sites du Second Âge du Fer. Les *castros* situés près des cours d'eau présentent de très bonnes conditions de défense naturelle (10 *castros* sur éperons le long de l'Almonte par exemple) ou stratégiques (proximité d'un gué). Les *castros* de montagne ou en altitude contrôlent l'accès entre les bassins du Tage et celui du Guadiana (ex: dans les *sierras* de Altamira, de Montánchez, de Guadalupe, de San Pedro) ou bien contrôlant l'accès au bassin du Tage à travers la *sierra* de Gredos (Martín Bravo, 1999, p. 208). En revanche, le lien entre le peuplement et l'exploitation de ressources minérales (nombreuses en Haute Estrémadure, en particulier l'étain) est difficile à établir (Sos Baynat, 1977, p. 263; Meredith, 1998, p. 78).

El Cerro del Berrueco, à la limite des actuelles provinces de Salamanque et d'Ávila peut sembler le type même d'une implantation humaine où le critère des ressources naturelles n'a pas tellement joué, du moins en apparence (Maluquer, 1958a). Le caractère particulièrement désolé du site en semble la preuve manifeste. Le gisement en question, à proximité immédiate du système montagneux central, s'intègre dans un décor granitique particulièrement abrupte, difficilement accessible, jonché de promontoires rocheux impressionnants. Le contraste est net avec la plaine environnante beaucoup plus fertile. J. F. Fabián semble avoir raison de s'étonner que ce site ait été le lieu d'habitation, ces 10 000 dernières années, de six "groupes culturels" différents (Fabián, 1985, p. 9). Au Second Âge du Fer, des gens semblent avoir vécu sur le gisement de "Las Paredejas", au pied d'un des promontoires rocheux, sur un plateau situé entre 1039 et 1103 m, puis à "Los Tejares", situé à une altitude comprise entre 1114 et 1154 m, à l'opposé de "Las Paredejas". Même si les conditions naturelles y sont un peu meilleures que dans le premier gisement cité (plus grande fertilité du sol), on se situe encore très loin des exceptionnels avantages naturels de Candaleda. A juste titre, on comprend mal le choix de ce site. Il faut peut-être expliquer ce dernier par la proximité du Tormes, rivière poissonneuse, qui s'écoule dans une région giboyeuse (aujourd'hui encore) et qui devait également être utilisée comme moyen de communication. Quant à la voie naturelle protohistorique reliant l'Andalousie au nord de la péninsule, elle passait, si on se réfère au tracé de la (future) voie romaine, à une dizaine de kilomètres plus à l'ouest, dans la région de Béjar. L'influence de cette voie dans la localisation du Cerro del Berrueco n'est pas prouvée, malgré les objets orientalisants retrouvés dans ce gisement et qui semblent provenir du sud de la péninsule (Fabián, 1986-87, p. 285-286). Il est cependant tout à fait possible, qu'une voie secondaire, vers l'est, reliait la route principale au Cerro del Berrueco.

Les défenses naturelles

En suivant le modèle de M. Almagro Gorbea, la topographie permet de distinguer quatre types d'emplacement à des fins défensives: sur colline, sur éperon rocheux, sur éperon fluvial (ou péninsule maritime), sur versant (plus rare) (Almagro Gorbea, 1994, p. 16). L'élément central du système défensif réside dans la situation perchée du *castro* et dans la présence d'un ou plusieurs cours d'eau sur une grande partie du pourtour inférieur du *castro*, ce qui rend ce dernier difficilement accessible et entrave sérieusement l'élan des éventuels assaillants, surtout si ces cours d'eau sont encaissés comme c'est généralement le cas. Le Tormes joue ce rôle au pied du Cerro de San Vicente à Salamanque. De même, immédiatement à l'est de Yecla (prov. de Salamanque), s'écoule le Varlaña, avant de rejoindre le Yeltes tout proche. L'une des deux collines de Las Merchanas est quasiment encerclée sur les deux tiers de son pourtour, par un méandre du Camacès. Le *castro* lui-même est localisé sur une proéminence naturelle qui le rend difficilement accessible et aisément défendable (Maluquer, 1956, p. 74).

La hauteur sur laquelle s'est installé le *castro* du Picón de la Mora se dresse à la confluence de deux cours d'eau: l'Huebra et l'Arroyo Grande (Morán, 1946, p. 159). Dans la province d'Ávila, Las Cogotas, à une altitude maximum de 1156 m, défendu par la rivière Adaja, présente une grande difficulté d'accès sur la plus grande partie de son pourtour (Gómez Moreno, 1983, p. 14). La Mesa de Miranda, à la confluence des ruisseaux Matapacès et Riohondo, est un autre éperon granitique, seulement accessible par le sud-est, et présentant une dénivellation de 120 m avec les cours d'eau, sa plus haute altitude étant de 1145 m (Cabré et al., 1950, p. 9-12). Los Castillejos de Sanchorreja semble faire figure d'exception, non par son altitude (1153 m), ou sa nature géologique (toujours le granite), mais par l'absence de cours d'eau à proximité immédiate. On note cependant la présence d'un grand nombre de sources (la plupart à mi-hauteur), sources également attestées à Las Cogotas (dont une médicinale) et à Ulaca (Posac Mon, 1953, p. 64). Rappelons cependant que Los Castillejos de Sanchorreja n'était sans doute plus occupé à l'époque du Second Âge du Fer (González-Tablas, 1986-87, p. 55).

La topographie de ces *castros* transparaît parfois dans la toponymie actuelle: un grand nombre de ces gisements sont actuellement désignés en particulier par les gens habitant près de ces lieux, par les termes de *castillo*, *teso*, *cabeza*, *mesa*, *cerro*, *castillejo*, ou *villavieja*. L'idée d'antiquité du lieu ou de hauteur transparaît souvent à travers cette toponymie. Quiconque a gravi les pentes de Las Cogotas ou d'Ulaca ne peut en effet être que très impressionné par le panorama qui s'offre à lui. Ainsi, depuis le sommet d'Ulaca, on peut apercevoir les murailles d'Ávila, le *castro* de Sanchorreja (les deux à presque trente kilomètres d'Ulaca) et, vers le sud, les sommets de la Paramera. Enfin, l'étrange atmosphère de désolation et de solitude ne font qu'ajouter à la beauté sauvage de ces lieux où la présence passée de l'homme a tant de mal à apparaître.

En Estrémadure vettonne, dans le sud de la province de Cáceres, les vallées des *ríos* Almonte et Salor, affluents du Tage, présentent une étonnante concentration de *castros* "de ribero". Nous sommes relativement bien renseignés sur la situation de ces *castros* qui ont été l'objet de descriptions (plus rarement de fouilles) (Ongil Valentín, 1986-87, p. 321-328). Ces descriptions nous permettent de mieux cerner les conditions topographiques de ces sites du Second Âge du Fer.

Le *castro* de Villavieja del Castillejo de la Orden est localisé dans un méandre très prononcé du Jartín, qui rejoint le Tage à l'ouest du *castro*, tous deux très encaissés. Quelques ruisseaux drainent les environs. Aucune véritable proéminence naturelle autour de Villavieja, elle-même située à quelque 300 m d'altitude. Le paysage environnant est pelé et désolé (Martín Bravo, 1994a, p. 264-272; Ongil Valentín, 1988, p. 103-108; Esteban Ortega et al., 1988).

Sur un plateau escarpé situé à 260 m d'altitude, le *castro* de Sansueña est bordé au sud par le *río* Salor, au nord et à l'ouest par le ruisseau qui a donné son nom au *castro*. Ces deux cours d'eau sont parfois très encaissés (d'où l'absence de muraille sur le côté nord). La partie orientale, rétrécie, forme une sorte d'isthme et rejoint d'autres collines. Le plan du *castro* s'adapte aux exigences du terrain et présente un aspect trapézoïdal (Sánchez Abal, 1979, p. 659-660; Martín Bravo, 1994a, p. 273-274).

Castillejo de Santiago del Campo se trouve sur une hauteur d'environ 300 m, quasiment à la jonction du ruisseau de Santiago et de la rivière Almonte, cette dernière étant particulièrement encaissée. Le relief environnant est assez accidenté, surtout sur la rive droite de l'Almonte. Un grand nombre de collines d'altitude proche de Castillejo empêche d'avoir une ample vision depuis le *castro* (Esteban et Salas, 1988, p. 129).

Sur une colline de 280 m, Castillejo del Guadiloba est presque totalement cerné par un méandre du Guadiloba. Le relief de cette zone est assez plat à l'est, un peu plus tourmenté à l'ouest de la rivière.

Le promontoire de Villasviejas del Tamuja est entouré par la rivière Tamuja sur les côtés nord et ouest (méandres très encaissés). Aux alentours, le paysage est monotone, ne présentant pas une très grande différence d'altitude (360-525 m) avec Villasviejas (environ 370 m) (Hernández Hernández et al., 1989; Ongil Valentín, 1991, p. 247-253).

Au confluent des *ríos* Almonte et Tozo, Villeta s'étend sur une butte rectangulaire d'altitude un peu inférieure (320 m) aux terres environnantes (350-362 m). Les cours d'eau s'enfoncent peu dans le terrain (Martín Bravo, 1999, p. 175).

Sur un plateau de forme quasi rectangulaire, Villeta de la Burra se trouve entre le *río* Almonte et deux petits ruisseaux. Comme dans le cas précédent, l'altitude de la région s'élève à mesure que l'on s'éloigne de la rivière. La région est couverte de collines d'altitudes inégales (320-420 m) qui, depuis Villeta, bouchent l'horizon (Martín Bravo, 1999, p. 177; Redondo et Esteban, 1992-93, p. 165).

A quelque 425 m d'altitude, Castillejo del Pardal est situé sur la rive gauche de l'Almonte, entre deux petits cours d'eau. Le paysage environnant est très varié, avec un grand nombre d'autres buttes (Martín Bravo, 1999, p. 79).

Entre le *río* Almonte et son affluent El Mono, tous deux très encaissés, la hauteur de Plaza del Tercio s'élève à 460 m. Du sommet, la vue se détache facilement vers le sud mais aussi vers le nord malgré quelques élévations (Ongil Valentín, 1986-87, p. 325-326).

A environ 518 m d'altitude, La Hoya est une proéminence naturelle qui se détache assez peu dans la région en raison de la proximité de collines (460-600 m). Isolé par le *río* Garciaz (sud et est) et l' *arroyo* del Pez (nord), le *castro* est d'accès plus facile par l'ouest (Murillo, 1975, p. 472-473; Llanos, 1991, p. 110; Redondo et Esteban, 1992-93, p. 163; Martín Bravo, 1999, p. 189; Sánchez Moreno, 2000, p. 57-58).

Ce court inventaire nous amène à mettre en évidence quelques remarques:

- Presque tous ces *castros* sont situés à proximité immédiate d'un confluent ou dans un méandre très prononcé. Ces cours d'eau sont généralement encaissés. Asséchés pendant une partie de l'année, ils n'en constituent pas moins des fossés de protection difficiles à franchir. A l'évidence, il y a donc un réel souci de s'isoler en hauteur en s'établissant à proximité de cours d'eau.
- Néanmoins, ces *castros* ont été édifiés sur des sommets relativement peu élevés (de 260 à 518 m) et certains se détachent à peine au sein d'une région où abondent des hauteurs semblables, quelquefois plus élevées. Le souci stratégique de voir arriver l'ennemi de loin n'est pas manifeste, comme c'est par exemple le cas à Ulaca. On pourrait donc être tenté de minimiser l'aspect défensif et militaire de ces *castros* et avancer que leur localisation répond à d'autres critères. Il est certain que la richesse minière de la région (cuivre, argent) a dû compenser le faible intérêt stratégique de ces collines et explique leur occupation à l'Âge du Fer. Rappelons cependant que la méconnaissance archéologique de cette région (à l'exception de Villasviejas de Tamuja) n'est pas de nature à nous fournir des précisions sur les aménagements défensifs de ces *castros* qui devaient sans doute pallier aux insuffisances de ces collines sur le plan défensif.

Dans la région d'Alcántara, seule une partie des *castros* répondent à ce même type d'emplacement. Tout comme dans le bassin de l'Almonte-Salor, ces sites fortifiés ne semblent pas dominer des terroirs fertiles; en revanche, il ne semble pas que ces *castros* exploitaient des richesses minières, peu importantes dans la région. Au contraire, l'élevage devait être leur principal moyen de subsistance (Martín Bravo, 1994b, p. 337-360, 1999, p. 143-158).

L'architecture militaire

Tous les *castros* vettons sont protégés par de puissantes murailles. Celles-ci se caractérisent avant tout par:

- leur structure interne,
- leur degré d'adaptation au relief,
- la présence ou non de plusieurs enceintes,
- l'existence ou non d'éléments défensifs complémentaires.

La structure interne des murailles

Les murailles des *castros* vettons sont faites de pierres, sans ajout d'une quelconque forme de ciment. On ne constate pas non plus la présence de bois ou de clous dans leur composition. La structure de ces remparts, bien que pas totalement homogène, apparaît comme beaucoup plus simple que celle du *murus gallicus* par exemple, type de mur constitué d'un coffrage de poutres entrecroisées, l'intérieur des caissons étant rempli de matériaux durs, issus du milieu environnant. Les murailles vettonnes comprennent souvent deux parements protecteurs, constitués de pierres de taille moyenne ou supérieure à la moyenne; on constate également qu'il y a eu remplissage de petites pierres qui donnent parfois l'impression qu'elles ont été taillées, tellement elles s'emboîtent parfaitement les unes dans les autres. La plupart du temps on n'observe aucune trace de terre dans la structure même de la muraille, à quelques exceptions près: quelques rares *castros* de Haute Estrémadure possèdent même des murailles érigées en terre (Martín Bravo, 1999, p. 210).

Cependant, ce système ne semble pas avoir été adopté partout. Il domine nettement dans les *castros* de l'ouest et du sud de la Vettonnie. Au contraire, une telle structure ne se retrouve pas dans les plus importants (et les mieux connus) des *castros* de la province d'Ávila (González-Tablas, 1981, p. 8).

Ainsi, à Ulaca, les maigres vestiges qui subsistent au sommet de la montagne font apparaître un pan de mur seulement constitué de gros blocs de pierres taillées. Mais le site est encore mal connu et l'état de ses murailles pose encore des problèmes d'interprétation. Au début des années cinquante, la muraille était en effet visible sur presque tout le périmètre alors que de nos jours elle reste difficilement identifiable (Posac Mon, 1953, p. 64)? A Las Cogotas, la muraille est plus sophistiquée, avec la présence de terre mélangée à des cailloux entre les deux parements constitués de grosses pierres mal taillées (Fig. 3). La muraille de Las Cogotas est renforcée par des murs de moindre envergure adossés au parement extérieur et repose sur une ou deux couches de briques (Cabré, 1930, p. 30, 37; Moret, 1991, p. 28). Mais les murailles de ces deux *castros* n'ont pas été suffisamment étudiées pour que l'on puisse apprécier dans le détail la composition interne. Nous sommes mieux renseignés sur la structure interne de la muraille de trois autres *castros*: El Picón de la Mora, La Mesa de Miranda et El Castillo de La Coraja (Aldeacentenera).

Dans l'ouest de la province de Salamanque, sur le territoire de Encinasola de los Comendadores, le *castro* du Picón de la Mora, fait partie d'un groupe de *castros* (Castraz, Yecla de Yeltes, Castillo de Gema, Bermellar, Saldeana) localisés dans les vallées du Yeltes et de l'Huebra (Maluquer, 1956, p. 52, 58, 103-104, 121-128). L'intérêt du Picón de la Mora réside surtout dans ses éléments de fortification et en particulier dans la structure de sa muraille, qui sont assez bien connus (Martín Valls, 1971, p. 125-139). De plan trapézoïdal, afin de lui assurer une plus grande stabilité en rai-

Fig. 3 Muraille du *castro* de Las Cogotas.

son de l'absence de toute fondation, le rempart a été érigé en maçonnerie de pierres sèches. Sa structure comprend deux parements formés de plusieurs couches de pierres quelque peu dégrossies. Entre les parements, on note la présence de pierres de même taille, ou souvent plus petites, le tout disposé en couches horizontales. Les pierres s'emboîtent assez bien les unes dans les autres. Aucun ciment ne semble avoir été utilisé. Les dimensions proposées par R. Martín Valls sont de 6 à 8 m de largeur à la base (plus large qu'en hauteur). Comme pour tous les *castros*, sa hauteur reste difficile à préciser. Quoi qu'il en soit, rien n'assure qu'elle était identique sur tout le pourtour. R. Martín Valls évoque 4 m pour le côté nord du *castro* (Martín Valls, 1971, p. 127).

A une vingtaine de km à l'ouest d'Ávila, sur le territoire de Chamartín de la Sierra, à environ 3 km du bourg, se situe un petit plateau, La Mesa de Miranda, défendu par deux cours d'eau (*ríos* Hondo et Matapeces), à 120 m plus bas que le sommet. Nous nous situons là à la limite de la *sierra* de Ávila et de la vaste plaine qui occupe le nord de la province d'Ávila (La Moraña). Depuis La Mesa de Miranda, on aperçoit le *castro* de Los Castillejos de Sanchorreja, vers le sud-est (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 9-12). Ce *castro* se caractérise par l'existence de trois enceintes, de structure tout à fait différente de ce que nous avons décrit auparavant. En effet, chose surprenante, les deux premières enceintes comportent jusqu'à trois parements à certains endroits, ce système se retrouvant dans quelques autres *castros* nord-vettons comme Yecla ou Bermellar (Martín Valls, 1986-87, p. 68; Fig. 4). Les archéologues qui ont fouillé le site ont en effet noté, à proximité de la tour C (ouest du *castro*), la présence de trois parements dans la muraille: l'un externe tourné vers la deuxième enceinte et qui vient mourir sur la tour; un autre qui se prolonge avec le parement externe de la tour; enfin un troisième, interne, vers la première enceinte, au nord. Entre chaque parement, la largeur varie de 2,65 à 3,10 m (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 26). Ce système de construction permet à la muraille d'avoir une grande stabilité au sol. La troisième enceinte se singularise nettement des deux autres. En effet, cette muraille est constituée de deux parements, externe et interne, qui sont formés de grandes pierres, certaines dépassant un mètre de longueur, souvent placées de côté, et sur lesquelles on a ajusté de plus petites pierres. P. Moret utilise le terme d'orthostates pour définir ces grosses pierres (Moret, 1991, p. 26-27). L'intérieur de la muraille est garnie de cailloux et de terre (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 29). Outre cette structure, les dimensions relevées par les archéologues nous donnent une idée de l'aspect massif et très résistant de ce morceau de muraille: 5,60 m de largeur, 2,20 m de hauteur (à l'extrême ouest de la trame A de la muraille, après avoir rempli cette dernière avec les pierres tombées à ses pieds) (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 29).

Dans la province de Cáceres, sur le territoire d'Aldeacentenera, se trouve le *castro* de La Coraja, sur un éperon fluvial protégé par deux cours d'eau: l'Almonte et le Moro (Redondo Rodríguez et al., 1991, p. 270-275; Esteban Ortega, 1993, p. 58-60). Le *castro*, qui a été l'objet ces dernières années de plusieurs campagnes de fouilles archéologiques, a une surface d'environ deux hectares et se situe à une altitude oscillant entre 400 et 490 m. Le complexe défensif "artificiel" consiste en deux enceintes, une extérieure, qui s'adapte parfaitement à la topographie, et une autre, intérieure, dans la partie supérieure du *castro*. La technique de construction des fortifications diffère selon leur localisation et les nécessités de la défense. La muraille à double parement domine dans les zones à faible pente; elle se compose de deux parements en ardoise et est remplie de gravats et de terre. L'appareil irrégulier en ardoise est renforcé de petites pierres et même d'argile. L'autre type de rempart, plus simple, se retrouve surtout dans les zones à fort escarpement: il s'agit d'une muraille qui présente les mêmes caractéristiques techniques que l'autre type de mur mais avec un seul parement. Présentant une moindre stabilité, ce rempart est stabilisé au sol par un amoncellement de gravats et de terre.

Fig. 4 Muraille du *castro* de Yecla de Yeltes.

L'adaptation du système défensif au relief

Nous avons déjà insisté sur le caractère défensif du site même de nombreux *castros*, au confluent de deux cours d'eau pouvant se transformer en fossés abrupts durant une partie de l'année, sur une proéminence naturelle idéale pour voir arriver l'ennemi et soutenir un siège. Cet aspect n'est pas à négliger et a joué un rôle certain dans la localisation des *castros* vettons, tout comme d'ailleurs les avantages liés aux ressources du milieu géographique ambiant, ou encore la position par rapport à une importante voie de communication.

Mais le milieu naturel a été encore plus important qu'on ne le croit dans l'histoire des *castros* vettons dans la mesure où il a plus ou moins conditionné, par la topographie, l'emmuraillement des *castros*. En effet, il serait intéressant de voir quelle a été la relation entre les aménagements défensifs purement humains, artificiels et le relief du site. L'homme a-t-il vraiment pallié les insuffisances de la nature (dans le domaine défensif) par des aménagements complémentaires? Ce lien est-il plus complexe? D'une façon plus large, une telle étude est-elle en mesure de nous renseigner sur la relation du Vetton avec le milieu naturel, relation déjà perceptible avec la localisation même des *castros*?

En plus des questions traditionnellement posées quand on évoque les systèmes défensifs (chronologie des murailles; leur lien avec un éventuel nouveau peuplement), il nous a paru utile, à la suite de F. J. González-Tablas, L. Arias González et J. M. Benito Álvarez, de nous attarder sur ce lien entre le facteur naturel et les éléments défensifs d'origine humaine. Dans cette perspective, trois *castros* vettons, parmi les mieux connus, tous trois dans la province d'Ávila, méritent d'être évoqués: Las Cogotas (Cardeñosa), La Mesa de Miranda (Chamartín de la Sierra) et Los Castillejos de Sanchorreja (González-Tablas et al., 1986, p. 113-126). Nous aborderons dans un premier temps les données topographiques avant de nous intéresser au degré d'adaptation des murailles au relief.

Au début du siècle, M. Gómez Moreno avait été le premier à dresser un croquis-plan de Las Cogotas, avec le tracé des murailles, et à établir une comparaison avec le *castro* salmantin de Las Merchanas (Gómez Moreno, 1983, p. 14-15). Plus tard, en 1928, E. Camps Cazorla, traçait un plan général de Las Cogotas (Maluquer, 1963, p. 95, Fig. 5), tandis que M. Molinero Pérez effectuait le relevé topographique de La Mesa de Miranda en 1932, donc peu après la découverte du site (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 14; Fig. 6). Quant à Los Castillejos de Sanchorreja, outre une première approche traditionnelle dans les années trente, un relevé topographique fut à nouveau effectué en 1985, notamment par l'intermédiaire de la photographie aérienne (González-Tablas, 1990, p. 29). Grâce à toutes ces études, on connaît aujourd'hui un peu mieux la topographie de ces *castros*.

Installé sur un éperon rocheux ceint par la rivière Adaja (la même qui passe à Ávila), Las Cogotas est essentiellement formé de granite, avec des filons de quartz à certains endroits. Le *castro* présente une grande facilité d'accès par le nord-est, ce qui n'est pas le cas des autres versants (sud-ouest inaccessible). L'endroit renferme plusieurs sources, dont une d'eaux médicinales, dans et à proximité du *castro*. Son altitude maximum est de 1156 m. Le régime des vents et des températures est moins extrême que pour les deux autres *castros* (Gómez Moreno, 1983, p. 14, Fig. 7).

Sur un autre piton rocheux, La Mesa de Miranda présente également un substrat géologique dominé par le granite. Tout comme dans le cas précédent, un des côtés de la Mesa (sud-est) est très aisément accessible. La dénivellation entre le sommet et le lit des ruisseaux côtoyant le *castro* est d'environ 120 m, avec une hauteur totale de 1145 m (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 9-12).

Los Castillejos de Sanchorreja se présente sous la forme d'une colline érodée réunie au reste de la *sierra* par un col élevé. Là encore, les affleurements de granite sont partout présents, se pré-

sentant parfois sous la forme d'imposants blocs dépassant 40 m de longueur et 8 m de hauteur. Le site est pratiquement inaccessible sur tout le pourtour. La dénivellation entre la base et le sommet du plateau est d'environ 150 m avec une hauteur maximum de 1553 m. Notons l'absence de cours d'eau à proximité immédiate; en revanche, un grand nombre de sources plus ou moins alimentées tout au long de l'année est attesté, en particulier à mi-hauteur (González-Tablas, 1990, p. 9-10).

Le *castro* de Las Cogotas comprend deux grandes enceintes (Fig. 5). L'épaisseur des murailles varie de 2,50 à 10,70 m. La structure interne de ces dernières est une réponse tout à fait valable au problème posé par la destruction éventuelle d'un mur de contention qui soutient le parement extérieur. Quant au tracé irrégulier du rempart, il ne semble pas devoir son origine à la nécessité de s'adapter au terrain, mais plutôt à la volonté de soumettre un éventuel assaillant à un tir croisé. La présence d'un chemin de ronde est également attestée aux endroits les plus susceptibles d'être attaqués. En ce qui concerne les entrées du *castro*, on en recense trois qui donnent sur l'enceinte supérieure: une au nord-est, communiquant avec un quartier *extra muros* (faible pendage de ce côté); une autre porte au nord-ouest (dans la zone la plus élevée du *castro*); enfin une autre, sans doute l'entrée principale, en entonnoir, au sud de la précédente. L'enceinte inférieure comprend également trois entrées (sud, ouest, nord). Outre les bastions et renforcements de certains pans de la muraille, le *castro* est équipé de *pedras hincadas* — pierres enfoncées dans le sol et destinées à gêner les attaques, qui protègent les portes ouest et nord (Cabré, 1930, p. 29; Maluquer, 1963, p. 99-100).

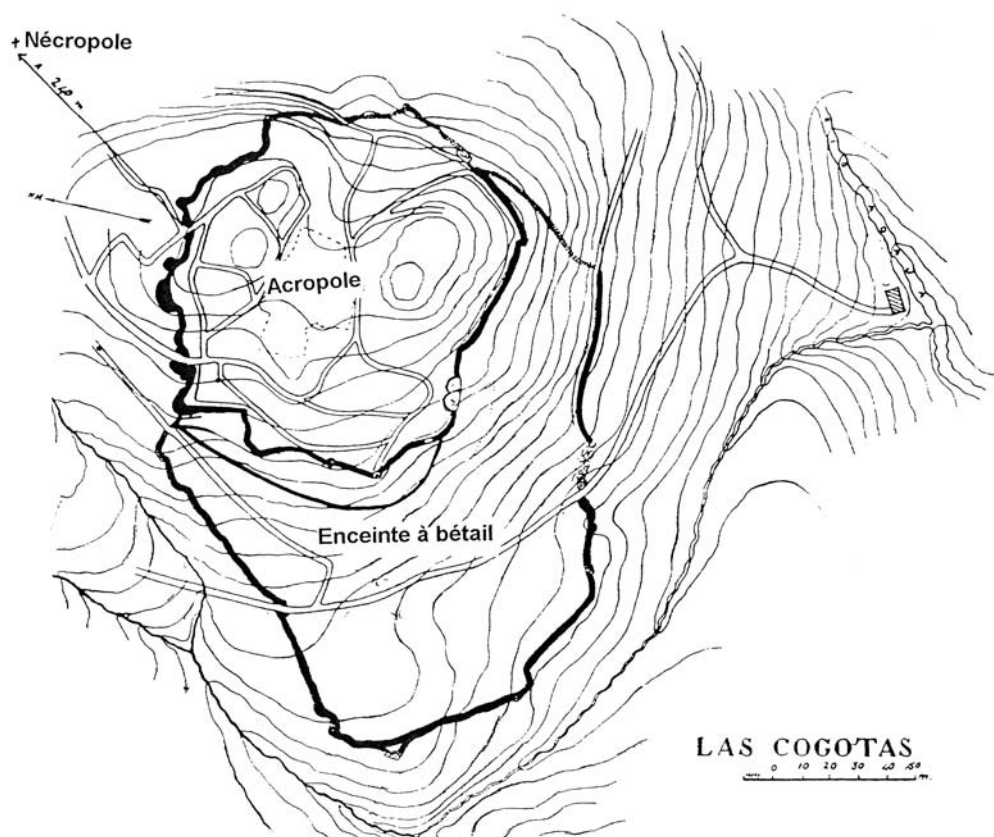


Fig. 5 Plan de Las Cogotas (Cabré, 1930; dessin: E. Camps).

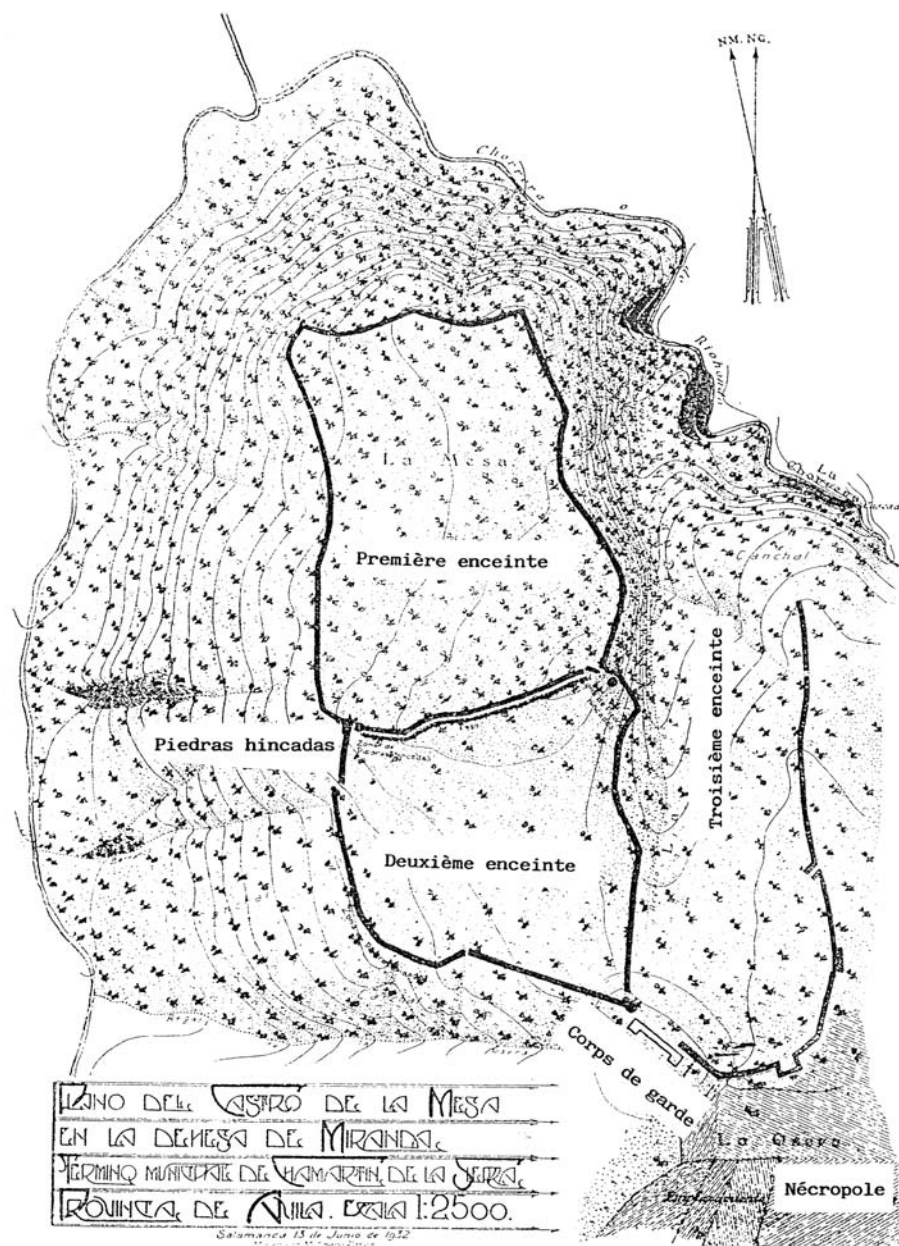


Fig. 6 Plan de La Mesa de Miranda (Cabré, Cabré et Molinero, 1950).

Le *castro* de La Mesa de Miranda se compose de trois enceintes (Fig. 6). La plus élevée est en contact avec une deuxième enceinte, au sud, par une muraille renforcée d'un fossé et aux extrémités de celle-ci, par deux portes simples, elles-mêmes protégées par des *piedras hincadas*. La plus grande facilité d'accès à l'enceinte supérieure se fait par le sud, à travers la deuxième enceinte, la plus petite des trois. La troisième enceinte se situe au sud-est du plateau, là où les courbes de niveau sont les plus espacées entre elles (sauf au contact de la première enceinte), l'accès direct étant impossible entre la première et la troisième enceinte. Cette dernière n'est pas close par le nord, profitant semble-t-il, de l'encassement du Riohondo. Trois portes permettent l'accès vers l'extérieur du *castro*. L'épaisseur moyenne de la muraille est de 5 m environ (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 15-19).

A Los Castillejos de Sanchorreja, les campagnes de fouilles menées par F. J. González-Tablas dans les années 1980 ont permis de distinguer deux murailles correspondant à deux époques différentes:

- 1^{ère} phase (X^e - VI^e siècles): la muraille (largeur: 4 m) reposait directement sur le sol vierge. Le mur semble avoir été refait plusieurs fois en raison de sa fragilité (le parement existe mais se détache mal du remplissage);
- 2^{ème} phase (Second Âge du Fer): cette muraille semble avoir suivi, du moins en partie, le tracé de la muraille de l'Âge du Bronze. L'épaisseur approximative moyenne est de 6 m. La structure interne consiste en deux parements en pierres sèches, remplis de gravats, avec très peu de terre. On remarquera que la muraille s'appuie très souvent sur les affleurements rocheux, ce qui ne fait qu'en augmenter la solidité. Trois enceintes successives ont pu être localisées, mais aucune trace de fossés, de bastions, de *piedras hincadas*. Les portes ne sont que de simples interruptions de la muraille (Maluquer, 1958b, p. 21-25).

En guise de bilan, plusieurs types d'observations semblent pouvoir être faites à partir de l'examen de ces trois sites.

Tout d'abord, notons qu'aucun de ces trois *castros*, ni aucun *castro* vetton ayant été l'objet de fouilles, ne se limite à des structures défensives purement naturelles. Partout, l'homme a aménagé des défenses artificielles plus ou moins sophistiquées qui prennent appui sur les prédispositions stratégiques du terrain. Parfois, la nature remplit encore une importante fonction défensive qui explique le faible développement de l'architecture défensive. A ce "modèle intermédiaire", appartiendrait le *castro* de Los Castillejos de Sanchorreja, auquel on pourrait ajouter El Cancho Enamorado (El Cerro del Berrueco) et Ulaca, même si, dans ce dernier cas, le tracé de la muraille est loin d'être simple (Maluquer, 1958a, p. 35-38; Posac Mon, 1953, p. 64-66; Álvarez-Sanchís, 1999, p. 38). Dans ces trois cas, on ne constate pas la présence de plusieurs enceintes concentriques, ni de bastions, ni de *piedras hincadas*. Le facteur topographique, sans être exclusif, semble jouer un grand rôle dans l'organisation de la défense. Quiconque a gravi les pentes d'Ulaca, jusqu'au sommet, ne peut qu'en être convaincu.

Il existe un autre type de système défensif, moins dépendant du facteur naturel, plus technique. Les *castros* de Las Cogotas, de La Mesa de Miranda, auxquels on peut ajouter El Raso de Candeda se rattachent à ce "modèle technique" où les insuffisances stratégiques du terrain sont compensées par différentes enceintes, des zones de renforcement de la muraille, des bastions et tours, des "corps de garde", des *piedras hincadas*. Ceci pose un problème difficile à résoudre: faut-il considérer pour autant le premier groupe de *castros* comme antérieurs au second groupe? Ces défenses complémentaires sont-elles contemporaines de la construction des murailles ou bien s'agit-il d'ajouts *a posteriori*, par exemple au moment d'une éventuelle expansion carthaginoise ou bien dans le contexte de l'invasion romaine? Ces différences ne sont-elles que l'expression d'un progrès technique atteint par certains groupes de Vettons, tandis que d'autres demeuraient à l'écart d'une telle avancée?

D'autres points obscurs demeurent lorsqu'on étudie la relation système défensif/relief. Comment expliquer en particulier, le renforcement manifeste de certains pans de murs dans des zones où, à l'évidence, la topographie pouvait, nous semble-t-il, compenser en très grande partie un système défensif rudimentaire. A l'inverse, on constate l'absence de toute défense supplémentaire à des endroits faiblement protégés par le relief. Même si on peut invoquer le manque de fouilles archéologiques, et donc la non maîtrise de données inconnues, ce problème se pose avec acuité à

Las Cogotas. Ici, la muraille orientale est dépourvue de tout système de renforcement ou de défense complémentaire alors que le pendage est dangereusement peu accentué pour les habitants du *castro*. Le quartier *extra muros* à l'est du *castro* nous est mal connu, mais il n'est pas impossible qu'il constituait à sa façon une protection contre une éventuelle attaque venue de l'est, grâce à des remparts, fossés et *pedras hincadas* non localisés. Au contraire, la zone occidentale, difficile d'accès, comme d'ailleurs les 3/4 du pourtour du *castro*, présente toute une zone de *pedras hincadas*, protégeant les trois entrées, dont une donne directement accès à la première enceinte. On comprend assez mal pourquoi le seul accès à la première enceinte (la plus élevée) ne passait pas par la deuxième enceinte comme c'est le cas à la Mesa de Miranda. A Las Cogotas, une entrée directe, depuis l'extérieur, dans la première enceinte, constituait un risque supplémentaire, lequel était néanmoins compensé par un renforcement de la muraille à cet endroit et par des *pedras hincadas*. En outre, à La Mesa de Miranda, l'absence de muraille au nord de l'enceinte la plus basse, malgré l'encaissement du cours d'eau, est difficilement compatible avec un évident souci de renforcer le pourtour restant de cet enclos où on a placé les plus grosses pierres et où se situe le seul "corps de garde" de tout le *castro* (González-Tablas et al., 1986, p. 120).

Le nombre d'enceintes et les éléments défensifs complémentaires

Dans les *castros* vettons, la largeur des murailles atteint 4 à 8 m en moyenne, au minimum 2,5 m et au maximum 14 m (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 233). Leur hauteur demeure mal connue: 4 m (conservés) au Picón de la Mora, 6 m au Castillo de Gema (Yecla de Yeltes). Outre la présence occasionnelle d'éléments défensifs annexes (mais jamais séparés de la muraille), les portes sont de simples interruptions de la muraille (élargie) mais on en trouve en forme d'entonnoir, avec divers éléments de renforcement (élargissement de la muraille, bastions...). D'autres *castros* présentent des entrées à couloir (*esviaje*), la séparation entre les deux modèles n'étant pas toujours évidente comme à Yecla de Yeltes (Maluquer, 1956, p. 127, Fig. 8). Les tours et bastions, lorsqu'ils existent, protègent la plupart du temps les enceintes intérieures. A la différence des "bastions", simples élargissements de la muraille, les tours sont véritablement des rajouts à la muraille et sont réunies à cette dernière par des murs "secondaires". L'exemple le plus imposant en est la grosse tour du *castro* de Aguijón de Pantoja (province de Cáceres): 18 m de diamètre, conçue comme une structure vide et compartimentée en espaces rectangulaires de chaque côté d'un axe central (Martín Bravo, 1999, p. 213). On a également de nombreux exemples de tours "carrées" (en fait à angles droits) comme celle de Villasviejas del Tamuja, placée à une des extrémités courbées de la muraille, construite en blocs de granite parfaitement bien taillés, sans doute équipée d'un escalier extérieur (Hernández et al., 1989, fig. 36). Les dimensions de ce dernier type de tour sont parfois également très imposantes, comme celles de la tour de l'enceinte intérieure de Valdeagudo (province de Cáceres): 11,40 m x 6,50 m (Martín Bravo, 1999, p. 213). A. M. Martín Bravo évoque également la présence de fortins détachés de la muraille comme celui du *castro* de Los Castellanos (23,80 m x 8,20 m) (Martín Bravo, 1999, p. 213). On connaît au Raso de Candaleda une douzaine de ces fortins (Fernández Gómez, 1986, p. 506, 517).

L'élément essentiel du système défensif étant la muraille proprement dite (jamais absente), il nous apparaît que la meilleure classification des *castros*, en tant que sites fortifiés, doit s'appuyer sur cette muraille, et plus particulièrement sur le nombre de ces dernières dans chaque *castro*. En effet, les fouilles menées ont fait apparaître l'existence de plusieurs enceintes dans nombre de ces *castros* (López Monteagudo, 1983, p. 26). Dans son étude des *castros* avilais (en débordant sur l'ex-

trême ouest vetton de la province de Tolède), E. Rodríguez Almeida procédait déjà à une telle classification, reposant sur le nombre des enceintes (Rodríguez Almeida, 1955, p. 258):

- une seule enceinte: Castillo de Bayuela, Escarabajosas, Santa Cruz de Pinares, Cerro de las Viñas, Cillán, Dehesa de la Serna, Encinares;
- plusieurs enceintes: Las Cogotas, La Mesa de Miranda, Ulaca, Real de San Vicente, El Baraco, La Era de los Moros (Cabezas Altas).

Si on envisage maintenant la totalité du pays vetton, on constate que la plupart des *castros* salmantins semblent, en l'état actuel des connaissances, se ranger dans la première catégorie mais tous n'ont pas été l'objet de prospections systématiques. Il est certain, E. Rodríguez Almeida l'avait noté, que l'étendue du site, la nécessité d'étendre la surface habitable au-delà de la muraille primitive, a pu occasionner la constitution de différentes enceintes afin de protéger les nouveaux quartiers. Pour des raisons encore difficiles à établir, les *castros* de la province de Salamanque ainsi que ceux d'Estrémadure, apparaissent en général moins grands que ceux d'Ávila, et ne comportent donc qu'une enceinte (Redondo et Esteban, 1992-93, p. 161-176; Martín Bravo, 1999, p. 204-205). Mais en réalité, il faut rappeler que le processus de "romanisation" semble avoir été plus fort dans la province de Salamanque que dans celle d'Ávila: nombre de *castros* salmantins relativement importants (Salamanque, Ciudad Rodrigo, Ledesma) ont continué d'être occupés sous la domination romaine, et souvent jusqu'à nos jours. Ils ont pu perdre leurs doubles ou triples remparts et se sont totalement transformés sur le plan urbain. Ce n'est pas le cas des grands *castros* de la province d'Ávila (Las Cogotas, La Mesa de Miranda, Ulaca), qui ont sans doute été abandonnés au moment de la conquête romaine, peut-être avant. Cependant, cet argument ne tient pas lorsqu'on évoque les *castros* de Haute Estrémadure qui sont pour la plupart abandonnés au I^{er} siècle av. J.-C. (Martín Bravo, 1999, p. 277). Mais le facteur taille n'a pas toujours été prédominant. L'immense *castro* d'Ulaca (60 hectares) ne comporte qu'une seule véritable enceinte enfermant la quasi-totalité du *castro*. Le sentiment d'insécurité que pouvaient éprouver les habitants d'un site, sans doute pour pallier les insuffisances du terrain, a également dû jouer. C'est d'ailleurs ce même facteur qui explique qu'il y ait parfois des interruptions de la muraille, la défense étant alors assurée par la topographie.

Concernant les "enceintes multiples", on remarque qu'il n'existe pas de plan totalement concentrique mais plutôt, ce qui n'est pas non plus courant, des enceintes adossées à l'acropole, des enceintes ayant des parties communes (La Mesa de Miranda), des collines fortifiées de manière indépendante comme à Villasviejas del Tamuja ou à Los Morros de la Novidilla, en Haute Estrémadure. Ces deux derniers cas présentent d'ailleurs quelques incertitudes. Ainsi, à Villasviejas del Tamuja, on a peut-être affaire à une partie extrêmement détériorée d'une seule enceinte (Martín Bravo, 1999, p. 214). A Los Morros de la Novidilla, on ignore la finalité d'une enceinte par rapport à l'autre (une seule des deux enceintes conserve un périmètre emmurailé entier). Cela nous amène à nous poser la question de la fonction de ces différentes enceintes. Déplacement de l'habitat pour des raisons inconnues? Augmentation de la population ayant entraîné un nouvel emmuraillement? Existence d'enclos à bétail? En fait, il ne fait guère de doutes que différents facteurs ont dû intervenir et que la construction d'une muraille n'avait pas pour unique finalité la protection contre un ennemi.

Parmi les sites ne comportant qu'une seule muraille, celui du Picón de la Mora est relativement bien connu (Martín Valls, 1971, p. 125-130). La muraille du Picón de la Mora se caractérise par une importante interruption sur le côté sud-ouest en raison de la forte dénivellation existant entre le sommet du pic rocheux (672 m), qui se situe dans cette partie occidentale, et sa base. Cet obstacle naturel a rendu tout ouvrage de fortification inutile. L'identification de toutes les portes de la muraille

demeure incertaine en raison du mauvais état de cette dernière. Trois portes ont cependant été localisées: au nord, à l'est et au sud-est. Au nord-est, on observe une sorte d'interruption de la muraille qui pourrait être une quatrième porte bien que le côté oriental du *castro* en soit déjà pourvu d'une, et que cette éventuelle porte ne présente pas la forme classique des trois autres: légèrement en entonnoir, c'est-à-dire avec une incurvation du parement extérieur vers l'intérieur, jusqu'à rejoindre le parement intérieur. Il est intéressant de comparer les portes du Picón de la Mora avec celle des *castros* "romanisés" voisins. A Las Merchanas et à Yecla, à l'entrée principale, les deux pans du mur se courbent beaucoup plus profondément vers l'intérieur jusqu'à former une sorte de couloir en forme d'entonnoir (Martín Valls et Benet, 1997, p. 112-114). A Pereña, les deux pans du mur adoptent une position tout à fait parallèle sur plusieurs mètres de longueur. Pereña présente trois portes ainsi défendues et l'une d'elles est particulièrement redoutable du fait de la longueur du couloir (plusieurs dizaines de mètres). On retrouve des dispositifs semblables dans d'autres *castros* de la province de Salamanque comme à Gallegos de Argañan, San Felices de los Gallegos ou Yecla de Yeltes (Álvarez-Sanchís, 1999, p. 136). Dans ce type de défense, les assaillants engagés dans ces couloirs, faisant pression sur les portes proprement dites, se trouvaient à la portée immédiate des traits croisés et projectiles divers lancés par les assiégés, sans pouvoir réagir efficacement, sinon se protéger sous leurs boucliers. Si une telle technique de protection des portes n'est pas développée à ce point au Picón de la Mora, on constate en revanche qu'on ne peut accéder aux portes nord et est que par des rampes parallèles à la muraille (à l'intérieur de l'enceinte). De telles rampes d'accès sont également attestées dans de nombreux *castros* et *citânias* du nord ouest, notamment à Carvalhelhos, São Vicente da Chã, Sabrosa (Tranoy, 1981, p. 86). Elles devaient permettre d'accéder rapidement aux murailles en cas d'attaque. Seul le versant nord du Picón de la Mora n'est pas défendu par un cours d'eau. C'est sans doute la raison pour laquelle la largeur de la muraille y est un peu supérieure à la moyenne, en particulier près des portes qui ne comportent ni tours ni bastions et qu'il était nécessaire de renforcer car c'est à ces portes que devait se porter l'essentiel de la pression ennemie. De plus, le côté nord est protégé par un fossé large de 8 à 9 m qui se substitue en quelque sorte aux cours d'eau et qui élève ainsi la hauteur de la muraille (Hernández Hernández, 1970-71, p. 431). Ce type de fossé à usage défensif est très présent dans le nord-ouest de la péninsule (Tranoy, 1981, p. 87; López Montegudo, 1983, p. 31-32) et il existe en Vettonnie: Gallegos de Argañan, La Mesa de Miranda, El Castillejo del Casar, Villasviejas del Tamuja, El Zamarril, El Raso de Candeleda, La Coraja de Aldeacentenara, El Pardal (Trujillo) (Martín Bravo, 1999, p. 214; Álvarez-Sanchís, 1999, p. 136). Il faut également souligner qu'il ne s'agit pas de simples fossés mais de véritables fosses parfois creusées dans la roche, certaines composées de parements en pierres semblables à ceux des murailles des *castros*, et toutes de dimensions imposantes (jusqu'à 10 m de largeur à Villasviejas de Tamuja). On constate quelquefois la présence de deux de ces fossés séparés par un terre-plein large d'environ 3 m. On mesure bien ainsi la difficulté à laquelle devaient se heurter les assaillants.

Mais d'autres *castros* vettons comportent deux, comme à Las Cogotas (Maluquer, 1963, p. 96; Fig. 5), ou trois enceintes, comme à La Mesa de Miranda (Cabrè, Cabrè et Molinero, 1950, p. 21-33, Fig. 6).

Nous avons vu que la superficie de ce dernier *castro* se répartit en trois zones ou enceintes séparées les unes des autres par de puissants remparts complétés d'éléments divers d'architecture militaire. La longueur totale des murailles avoisine les 3 km. Outre l'excellence du choix du site (très grande amplitude du champ visuel, caractère abrupt des pentes du plateau à l'exception des côtés sud et est où la troisième enceinte est nettement renforcée), les trois murailles, contrairement au Picón de la Mora, se distinguent surtout par des éléments d'architecture militaire qui ne font que renforcer le caractère inexpugnable du *castro*:

- Une porte au sud-ouest de la première muraille, donne accès à la deuxième enceinte et est protégée par deux tours ou bastions, de quelque 2 m de hauteur (au moins). La porte prend la forme d'un passage droit, large d'environ 5 m, long de 12 à 15 m. La tour occidentale, de forme ovale, avait un diamètre maximum de 36 m. Son état de destruction empêche de distinguer l'aspect précis qu'a pu avoir à l'origine cette tour qui doit sans doute son caractère massif au fait qu'elle constitue l'aboutissement de deux pans de muraille. La tour orientale se caractérise par sa forme en ellipse, par ses dimensions plus modestes (longueur: 15 m; hauteur approximative: 2 m, soit légèrement plus élevée que la tour occidentale et que le mur qui vient mourir sur cette tour) (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 14-25).
- Une autre porte au sud-est de la première enceinte, donne accès à la deuxième enceinte, et est flanquée d'une tour à l'ouest et d'une sorte de bastion très endommagé à l'est. Cette entrée est en quelque sorte encombrée par un mur transversal qui fait de cette entrée une double porte. La tour occidentale est de forme trapézoïdale (13 m d'axe E - O; 6,5 et 11 m chacun des deux côtés). C'est à proximité de cette tour, un peu plus à l'ouest, qu'on aperçoit relativement bien la structure interne de la muraille, avec ses trois parements. L'autre tour ne forme plus qu'un gigantesque tas de ruines; elle constituait l'aboutissement des murailles est de la première et de la deuxième enceinte et était séparée de l'autre tour par environ 5,50 m. Quant au petit mur entre les deux tours, il semble s'introduire dans la tour occidentale. La présence de ce mur s'explique peut-être par le souci qu'on a eu de restreindre la dangereuse largeur de cette entrée, afin de mieux la défendre. La hauteur maximum de ce mur assez problématique serait de 1,65 m.
- Une troisième porte, au sud-est de la deuxième muraille, donnant accès à la troisième enceinte, se trouve médiocrement défendue par deux tours étrangement disposées: l'une au nord, de forme oblongue, l'autre au sud, protégeant en fait surtout la porte voisine de la troisième enceinte. Il est curieux de constater qu'il n'y a pas une seule et même tour mais bien deux tours contiguës qui se joutent à l'extrémité de la muraille sud de la deuxième enceinte, tandis que la muraille est de cette même enceinte ne se termine, au sud-est, par aucune tour (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 27).
- L'entrée principale, au sud-ouest de la troisième enceinte, donnant accès à l'extérieur, est exceptionnellement large (60 m). Cette porte se situe dans une des parties les plus accessibles du *castro*, d'où le soin tout particulier qu'on a accordé à sa défense (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 27-29). En effet, immédiatement devant cette imposante largeur, à l'extérieur de l'enceinte, pour empêcher une massive attaque frontale, se trouvait ce que J. Cabré appelle un "*corps de garde*", sorte de petite muraille en position avancée. Ce système n'empêchait pas les sorties de cavaliers ou de chariots depuis l'intérieur du *castro*. Ce corps de garde était un élément fondamental de la défense de cette porte en obligeant les assaillants à essayer de pénétrer dans la deuxième enceinte par deux passages relativement étroits dans lesquels on pouvait facilement être la cible des traits et projectiles divers lancés à la fois depuis la muraille et depuis le corps de garde. Les extrémités de ce dernier étaient sans doute constituées de tours; on a retrouvé les traces de celle de l'est: on pense, malgré l'importante destruction dû au temps, au pillage des pierres, et à l'élargissement de l'entrée, qu'elle était carrée ou rectangulaire.

Il est peu probable que cette tour était réunie à la tour voisine de la muraille par un arc ou l'équivalent, car cela aurait constitué un avantage pour les assaillants, même si cela permettait

Fig. 7 Vues panoramiques depuis Las Cogotas.

aux soldats du corps de garde d'être en lien avec ceux de la muraille. L'examen de la structure interne du corps de garde ne permet pas d'y voir une galerie intérieure, mais plutôt une structure assez semblable à celle de la muraille à une exception près toutefois: les énormes blocs de pierre rectangulaire constituant le parement sud étaient joints les uns aux autres par des sortes de mortaises angulaires, en pierre (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 30). Entre ce corps de garde et la muraille est, un mur auxiliaire était un obstacle supplémentaire en obligeant les assaillants à emprunter un passage en angle droit où ils étaient facilement à la merci des défenseurs. Les divers éléments de cette porte (y compris le corps de garde ainsi que toute la troisième enceinte), étaient renforcés par des pierres de taille bien supérieure à celle des pierres des autres enceintes. On a d'ailleurs utilisé le terme de pierres "cyclopéennes" (Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 28); placées à la verticale, au détriment de leur stabilité, certaines ont des dimensions impressionnantes (1,90 x 1,00 x 0,20 m). De grands blocs de pierre assez réguliers entraient également dans la composition de la tour qui était en outre défendue par une plate-forme massive qui permettait de s'avancer jusqu'à 5 m.

■ *Systèmes défensifs, chronologie et peuplement*

Une simple description de ces complexes défensifs ne suffit pas. Ces éléments sont-ils utiles pour éclaircir le délicat problème de la chronologie des *castros*? A cette question, il nous semble que, d'une part on peut, dans une certaine mesure, apporter une prudente réponse affirmative, et que d'autre part, deux éléments précis sont susceptibles de nous renseigner non seulement sur les aspects chronologiques de l'architecture militaire vettonne, mais aussi sur la question du peuplement vetton: l'emmuraillement des *castros* et le système des *piedras hincadas*.

Si on s'attarde sur Castillejos de Sanchorreja, J. Maluquer qui nous a décrit les murailles de ce *castro*, a situé la construction de Sanchorreja II entre 500 et 400 av. J.-C., et l'a mis en relation avec une "*circonstance politique et économique déterminée*" (Maluquer, 1958b, p. 34). Toujours selon J. Maluquer, des populations issues de la zone celtibère se seraient infiltrées dans la Meseta occidentale et seraient parvenues à influencer ou dominer les *castros* vettons. J. Maluquer n'hésite pas à attribuer aux Vaccéens, qu'une tradition transforme en envahisseurs de la Vettonnie (Maluquer, 1958b, p. 89), cette expansion en pays vetton, qui se concrétiserait dans les *castros*, par l'adoption de la céramique décorée "au peigne", l'emmuraillement du *castro* et la destruction de celui-ci vers 400 av. J.-C. Nous savons aujourd'hui, en particulier grâce aux fouilles menées par J. F. González-Tablas, que ces dates ne sont plus acceptables et qu'il n'y a pas eu forcément occupation du site par des "étrangers". De la seconde moitié du VI^e siècle daterait en fait la construction de la muraille de Sanchorreja II. En revanche, on ne peut réfuter une certaine influence du monde celtibérique. On peut en effet accepter l'idée que les fortifications de certains *castros* de la province de Soria aient exercé une influence sur la Meseta occidentale, ceci en raison des similitudes qu'on a pu observer entre les murailles des *castros* celtibères de la province de Soria et celles des *castros* vettons (Taracena, 1929, p. 15-20; Taracena, 1941, p. 157-159; Ruiz Zapatero, 1977, p. 83-92; Romero Carnicero, 1991; Moret, 1991, p. 5-43).

Au Raso de Candeleda, F. Fernández Gómez situe l'arrivée de populations qu'il qualifie de celtiques au début du V^e siècle (Fernández Gómez, 1993, p. 152-154). Aucune donnée archéologique ne permet de situer un quelconque emmuraillement avant cette date, ni même d'ailleurs au V^e siècle av. J.-C. Cet auteur reprend la théorie "invasionniste" de P. Bosch Gimpera en y voyant des populations originaires d'au-delà des Pyrénées. Cette population se serait installée au lieu-dit "El

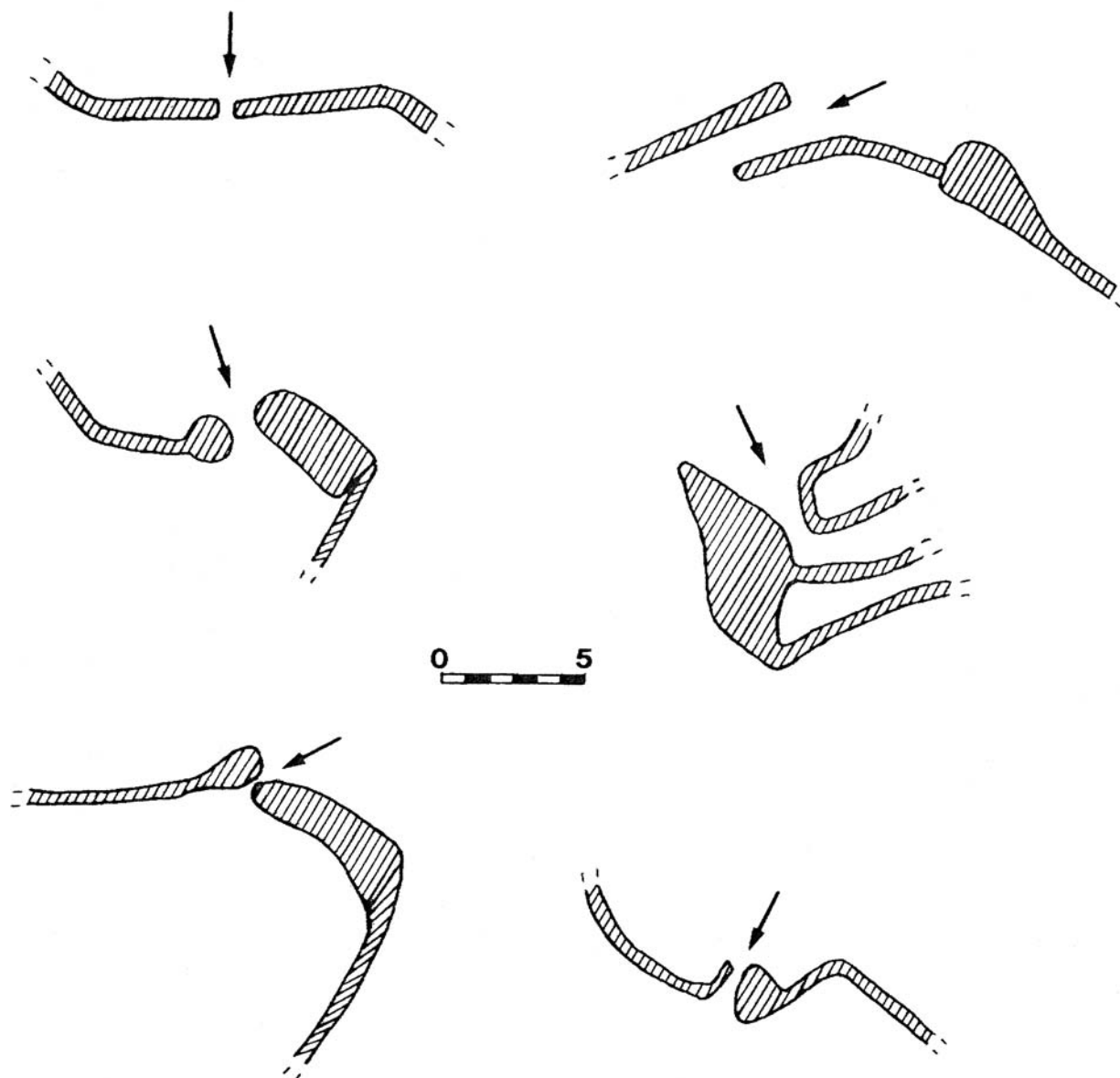


Fig. 8 Types de portes documentés dans les castros de Haute Extrémadure (Martín Bravo, 1999, p. 212).

Castañar”, dans un village non fortifié situé dans une zone totalement plane et aurait introduit le tour de potier, la métallurgie, de nouvelles pratiques religieuses et funéraires. Elle aurait maintenu des contacts avec le sud péninsulaire (figurine étrusque de bronze, poteries en vernis noir...). En revanche, les fouilles archéologiques sembleraient indiquer qu’au III^e siècle av. J.-C., au “3^e Âge du Fer”, selon l’expression de F. Fernández Gómez, les Vettons de Candeleda auraient quitté leur village et se seraient installés un peu plus loin; ils auraient protégé leur village avec une puissante muraille particulièrement bien équipée d’éléments défensifs annexes (fossé, bastions, possibles *pie-dras hincadas*) (Fernández Gómez, 1993, p. 154-155; Fernández Gómez et al., 1986-1987, p. 270).

Ainsi, même si, comme le rappelle A. Tranoy pour le nord-ouest, “l’arrivée des Celtes et les conflits avec les populations indigènes ont dû provoquer l’aménagement des fortifications à l’âge du fer” (Tranoy,

1981, p. 88), dans la Meseta occidentale, on observe certes un mouvement d'emmurement, mais à partir de la fin du VI^e siècle, et sans lien prouvé avec l'arrivée des Celtes. Au Raso de Candeleda, l'emmurement n'est pas antérieur au III^e siècle av. J.-C. Mais de là à situer l'arrivée de Celtes au III^e siècle av. J.-C., il y a un grand pas qu'il est difficile de franchir. L'exemple de Sanchorreja nous montre qu'à une muraille de l'Âge du Bronze — 1^{er} Âge du Fer, a succédé, au VI^e siècle une autre muraille du même type que celles de Las Cogotas ou La Mesa de Miranda. Cet emmurement ne peut s'expliquer que par un profond bouleversement qui a touché ce *castro*: sans doute une grave menace extérieure qui pourrait être l'arrivée des Celtes.

En fait, il convient d'abandonner définitivement l'idée d'une vague de populations celtes ou extra-péninsulaires déferlant dans l'ouest de la Meseta et provoquant l'emmurement des *poblados*. C'est pourtant là une idée longtemps défendue par nombre d'auteurs y compris récemment. La date du début du V^e siècle doit également être abandonnée pour marquer le commencement de l'emmurement des *castros*. De plus, la relation traditionnelle entre le système défensif artificiel des *castros* de la Meseta occidentale et le monde celtique ou centre-européen mérite d'être fortement nuancée. P. Moret a montré que l'Espagne protohistorique n'a pas connu de véritables remparts en bois de type celtique. On n'a sur aucun site la trace d'une utilisation du bois dans la masse du rempart ni même de poteaux accolés au parement interne de la muraille. Les remparts d'adobe sont également absents de notre région, à l'exception du site orientalisant de Medellín (Almagro Gorbea, 1977, p. 106 et 449). P. Moret rappelle également que les murailles construites à l'aide d'orthostates (La Mesa de Miranda, Cillán...) se retrouvent hors de Vettonie, en Aragón, dans les Baléares... Quant aux murs à parements multiples (Las Cogotas, La Mesa de Miranda, Bermellar...), rien ne nous autorise non plus à les rattacher à la tradition celtique. Il s'agit en fait d'une technique attestée dans la péninsule dès le Chalcolithique. Et le Second Âge du Fer verrait plutôt cette technique disparaître. Il faudrait également faire la distinction entre les ouvrages de flanquement curvilignes (tours et bastions) des ouvrages quadrangulaires. Des fouilles assez récentes menées à Las Cogotas montrent que la tour creuse de l'enceinte inférieure ne peut être antérieure au III^e siècle av. J.-C. (Mariné et Ruiz Zapatero, 1988, p. 46-53). Les autres tours rondes (pleines) de Yecla et de Las Merchanas sont beaucoup plus difficilement datables (Second Âge du Fer ou période romaine?). Quant aux bastions de Las Cogotas et de La Mesa de Miranda, les plus récents dateraient du III^e ou du II^e siècle av. J.-C. (Mariné et Ruiz Zapatero, 1988, p. 46-53). Pour ce qui est des ouvrages quadrangulaires, les quatre bastions de la troisième enceinte de La Mesa de Miranda sont datés des II^e ou I^{er} siècle av. J.-C. (Esparza Arroyo, 1986, p. 359 n.° 93). Au Raso de Candeleda, l'enceinte flanquée de nombreuses tours "carrées" serait à situer entre la fin du III^e siècle et le milieu du I^{er} siècle av. J.-C. (Fernández Gómez, 1986, p. 517 et 520). En dehors de la Meseta, la datation des constructions à angles droits confirme ces chronologies tardives. L'origine des tours "rondes" serait à rechercher dans les traditions de l'Âge du Bronze, à l'exception des tours de Yecla et de Las Merchanas (période romaine?). De tels ouvrages sont connus dans toute la moitié sud de la péninsule à l'Âge du Bronze. Les tours quadrangulaires seraient, elles, influencées par le monde celtibère qui s'étend sur une bonne partie du bassin du Duero à partir du III^e siècle av. J.-C. Ainsi, après une phase d'emmurement rudimentaire au 1^{er} Âge du Fer, les III^e et II^e siècles av. J.-C. connurent des innovations techniques: taille de la pierre, assises améliorées, parements dressés, décrochements à angle droit, tours "carrées"... Ces améliorations tardives se retrouvent plus au sud, au vu des fouilles effectuées dans les *castros* vettons de La Coraja ou de Botija (Redondo et al., 1991, p. 273-275; Hernández et al., 1989, p. 18-19). J. R. Álvarez-Sanchís met ces innovations en relation avec le monde ibérique par l'intermédiaire d'une route méridionale traversant l'Estrémadure (Álvarez-Sanchís,

1999, p. 164). Nous touchons là à la délicate question du contexte dans lequel ces améliorations techniques ont vu le jour (expédition carthaginoise? Premiers contacts belliqueux avec les Romains?).

Outre les murailles, les Vettons ont mis en place dans certains *castros* un ingénieux système de défense, simple mais redoutable pour les troupes ennemies. Les *piedras hincadas*, ou *pedras fincadas* en portugais, sont parfois dénommées à tort chevaux-de-frise. En effet, il ne s'agit nullement de pièces de bois hérissées de pieux, ni de piquets acérés plantés au fond des fossés, comme ce fut le cas à Alésia, mais tout simplement d'une zone de pierres en partie enfoncées dans le sol et qui rendent très difficile toute attaque destinée à pénétrer de force dans le *castro* ennemi. Aussi, semble-t-il préférable de bannir définitivement le terme de chevaux-de-frise pour adopter celui de *piedras hincadas*, dont le sens littéral (pierres enfoncées) traduit parfaitement la réalité du dispositif.

En Vettonnie, on trouve ce dispositif dans les *castros* suivants: Las Cogotas, La Mesa de Miranda, El Picón de la Mora, Bermellar, Saldeana, Las Merchanas (Gómez Moreno, 1983, p. 16; Cabré, Cabré et Molinero, 1950, p. 18; González-Tablas et al., 1986, p. 120; Martín Valls, 1971, p. 130; López Monteagudo, 1983, p. 33). Cela concerne donc quelques-uns des plus importants *castros* du nord de la Vettonnie alors que le phénomène est inconnu en Extrémadure. L'influence venue du nord apparaît encore davantage lorsqu'on s'attarde sur la localisation des *piedras hincadas* dans la péninsule puisqu'on en trouve dans les provinces suivantes: Zamora, Orense, Minho, Trás-os-Montes (Gómez Moreno, 1927, p. 7, 24; Harbison, 1968a, p. 385-389, 1968-69, p. 54-60; Tranoy, 1981, p. 86-88; López Monteagudo, 1983, p. 33; Harbison,). Hors du territoire de la culture des *verracos*, ce système est présent dans quelques *castros* de la province de Soria, chez les Pélen-dons (Martín Valls, 1986-87, p. 68); plus à l'est, à Els Vilars (Arbaca), province de Lérida (Garcés et Junyent, 1989, p. 38-49). Cette localisation cerne approximativement le bassin du Duero et de ses affluents (Fig. 9). Cette répartition est de prime abord difficilement explicable. Enfin, il ne s'agit pas là d'une exclusivité ibérique puisqu'on retrouve ce système défensif dans le nord-ouest de l'Europe (Ecosse, Pays de Galles, Irlande) et en France (Pech Maho et Fou de Verdun) (Audouze et Buchenschutz, 1989, p. 123; Solier, 1985, p. 63; Harbison, 1971, p. 215).

Sur le plan strictement militaire, ces pierres enfoncées constituaient un moyen très efficace de renforcer la sécurité de tel ou tel côté du *castro*, jugé trop vulnérable ou vital pour sa défense (présence d'une porte). Ainsi, au Picón de la Mora, le côté nord, où se situe une des entrées et où ne coule aucun cours d'eau, est protégé par un fossé large de 8 à 9 m devant lequel se situe une vaste zone de *piedras hincadas* (Martín Valls, 1971, p. 130). Certaines des pierres avoisinent un mètre de longueur. Une éventuelle attaque contre la porte nord était quasi impossible face à ce double obstacle. A La Mesa de Miranda, on retrouve cette redoutable association fossé – *piedras hincadas*. Ces dernières sont sur-

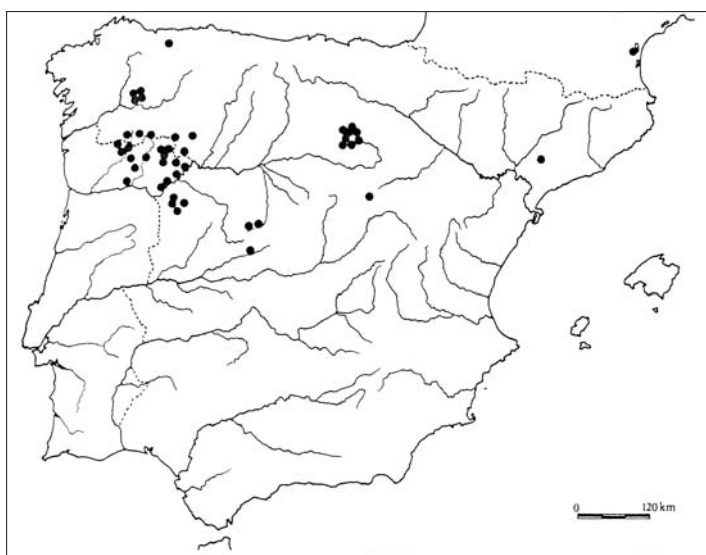


Fig. 9 Localisation des "piedras hincadas" dans la Péninsule Ibérique (Moret, 1991, p. 9).

tout situées aux angles nord-ouest et nord-est de la deuxième enceinte, protégeant les deux portes qui donnent accès à la troisième enceinte. Entre les deux, un large fossé, parallèle à la muraille, complète le dispositif. Il faut essayer de s'imaginer à quel point une forteresse telle que La Mesa de Miranda, vers la fin de son occupation, était bien défendue: dans l'éventualité où l'ennemi parvenait à forcer le corps de garde que nous avons décrit, ou à pénétrer dans la troisième enceinte en traversant le Riohondo (qui porte bien son nom), il lui fallait encore franchir une porte particulièrement bien fortifiée et enfin, pour accéder à la première enceinte, traverser les zones de *pedras hincadas*, le fossé et deux autres portes tout aussi bien protégées que les précédentes.

La chronologie de ce système défensif est assez obscure malgré les études de P. Harbison et de A. Esparza Arroyo (Harbison, 1968b, p. 116-147; Esparza Arroyo, 1980, p. 71-86). Ainsi, nous savons qu'à Las Cogotas, ce système est contemporain de la deuxième enceinte; de même à La Mesa de Miranda (pas de *pedras hincadas* devant la troisième enceinte). Il semblerait donc qu'il faille situer ce système défensif à une époque postérieure au premier emmurement, au plus tard au II^e siècle av. J.-C. Au Picón de la Mora, il n'y a qu'une enceinte mais les *pedras hincadas* ont pu être installées bien après l'emmurement du *castro*, comme dans les autres sites d'ailleurs. Les pierres enfoncées de Las Merchanas, Bermellar et Saldeana, *castros* "romanisés", doivent être antérieures à l'occupation romaine, même si ce n'est pas prouvé. Seule certitude: la datation des *pedras hincadas* du *castro* péledon de Castilfrío de la Sierra au VII^e siècle et de celles de la province de Zamora et du Trás-os-Montes (1^{er} Âge du Fer) et leur utilisation jusqu'à l'époque romaine à Las Merchanas, Bermellar, Saldeana (prov. de Salamanque) et dans la *sierra* de El Caurel (Galice) prouvent le succès non éphémère et donc efficace d'un tel dispositif (Luzón Nogué et al., 1980, p. 77-85).

L'origine de ce type de défense, à supposer qu'on puisse la déterminer, pourrait-elle nous aider à mieux cerner le peuplement de la Vettonnie? P. Harbison croit voir dans l'estacade l'ancêtre des *pedras hincadas*. D'Europe centrale, l'estacade se serait étendue dans les Îles Britanniques (Fin Hallstatt - Début La Tène) et dans le sud-ouest de l'Europe puis aurait été remplacée par les *pedras hincadas* dans les régions pauvres en bois: d'abord dans l'est puis dans l'ouest de la Meseta. Cette théorie est intéressante et s'accorderait avec l'absence de ce dispositif en Estrémadure vettonne (Martín Bravo, 1999, p. 214) et la thèse d'une expansion vaccéo-celtibère en Vettonnie. En outre, nous savons qu'il y eut un peuplement belge dans les Îles Britanniques et qu'une tradition historiographique met le peuplement vaccéen en relation avec cette vague celto-belge (Bosch Gimpera, 1974, p. 125). Quant à la présence de ce système de défense dans le nord-ouest, elle pourrait s'expliquer par une ultime expansion depuis la Vettonnie, en direction du nord; un tel flux est déjà attesté par l'existence de statues zoomorphes dans cette région (Tranoy, 1981, p. 88). Cependant, la carte de la localisation du phénomène fait plutôt penser à une influence venue du nord-ouest jusqu'en Vettonnie. En outre cette vision expansionniste mérite d'être fortement nuancée. En effet, il faut s'étonner de la rareté des jalons connus (notamment en Gaule) entre les Îles britanniques (ou l'Europe centrale selon la région d'origine) et la Meseta espagnole. De plus nous avons des témoignages de ces ouvrages dès le 1^{er} Âge du Fer, et, dans la région de Soria, il semble qu'on en ait perdu l'usage au Second Âge du Fer. Ainsi, comme le rappelle P. Moret, "*on ne peut considérer que comme un postulat, séduisant mais gratuit, l'idée d'un cheminement continental allant du nord vers le sud*". Pourtant, il s'agit d'un système de défense qui n'est pas non plus connu des cultures du Bronze péninsulaire et également inconnu des cultures protohistoriques soumises aux influences méditerranéennes (pas de *pedras hincadas* dans le sud de la Vettonnie). En somme, à l'exception d'une origine chronologique que l'on peut situer au 1^{er} Âge du Fer, il n'est pas possible, en l'état actuel des connaissances, de préciser le contexte culturel ayant produit ce système défensif.

Ainsi, au terme de cette approche synthétique sur les sites et l'aspect défensif des *castros* vettons, il est difficile d'affirmer qu'il existe une véritable particularité vettonne en ce domaine. Mais si le lien entre l'habitat fortifié vetton et le milieu environnant ou les atouts géostratégiques est souvent perceptible, comme ailleurs dans la péninsule ibérique, cela n'est pas toujours évident, comme le montre l'exemple du Cerro del Berrueco. Et nous avons vu que certains *castros* ne sont pas toujours en contact direct avec les zones les plus riches sur le plan agricole et que, au Second Âge du Fer, certains sites de montagne sont délaissés pour des implantations présentant de meilleures conditions de vie ou plus près des cols et zones de passages. Mais n'est-ce pas là l'indice que ces populations avaient un mode de vie fondamentalement pastoral? De plus, il faut bien avouer que nous sommes encore loin de connaître la réalité géographique, économique, politique constituant l'environnement immédiat de ces *castros* et que des facteurs inconnus ont dû intervenir expliquant l'existence d'un habitat fortifié dans tel ou tel site. Quant aux systèmes défensifs, on ne peut guère parler non plus de spécificité vettonne, même si les fortifications que nous avons décrites présentent un certain degré d'ingéniosité, exploitant au maximum les atouts du terrain. Les corrélations avec le monde celtibère et les similitudes avec les *castros* et citânias du nord-ouest ibérique montrent que la Vettonnie du Second Âge du Fer n'est pas un monde cloisonné, y compris sur le plan de l'architecture défensive. Enfin, il demeure imprudent, voire simpliste, de vouloir lier tel élément de technique défensive avec un peuplement, celtique ou autre. Tout au plus peut-on établir quelques fourchettes chronologiques, relativement tardives, pour situer des éléments de défense complémentaires de la muraille, sans oublier la part du fonds de peuplement antérieur à l'Âge du Fer.

BIBLIOGRAPHIE

- ALARCÃO, J. de (1993) - *Arqueologia da Serra da Estrela*. Manteigas: Parque Natural da Serra da Estrela.
- ALMAGRO GORBEA, M. (1977) - *El Bronce Final y el periodo orientalizante en Extremadura* (Bibliotheca Praehistorica Hispana, 14). Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas.
- ALMAGRO GORBEA, M. (1990) - Segunda Edad del Hierro. La celtización de la península ibérica y los pueblos del occidente: Vetones y Lusitanos. In DOMÍNGUEZ ORTIZ, A., ed. - *Historia de España, I: desde la Prehistoria hasta la conquista romana (siglo III a. C.)*. Barcelona.
- ALMAGRO GORBEA, M. (1994) - El urbanismo en la Hispania Céltica. In *Castros y oppida en el occidente de la Península Ibérica*. Madrid: Universidad Complutense, p. 13-75.
- ALMAGRO GORBEA, M. (1996) - Los castros de la Meseta. *Gallaecia*. Santiago de Compostela. 14-15, p. 261-308.
- ALMEIDA, J. de (1945) - *Roteiro dos monumentos militares portugueses, I: Beira*. Lisboa.
- ÁLVAREZ SANCHÍS, J. R. (1990) - Los verracos del Valle del Amblés (Ávila): del análisis espacial a la interpretación socio-económica. *Trabajos de Prehistoria*. Madrid. 47, p. 201-233.
- ÁLVAREZ SANCHÍS, J. R. (1999) - *Los Vettones*. Madrid: Real Academia de la Historia (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 1).
- AUDOUZE, F.; BUCHENSCHUTZ, O. (1989) - *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique, du début du II^e millénaire à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.* Paris: Errance.
- BONNAUD, C. (2002) - Vettonia Antiqua. Les limites ethniques et administratives d'un peuple de l'ouest de la Meseta dans l'Antiquité. *Studia Historica Historia Antiqua*. Salamanca. 20, p. 171-199.
- BOSCH GIMPERA, P. (1974) - *Paletnología de la Península Ibérica*. Graz: Akademische Druck.
- CABRÉ AGUILÓ, J. (1930) - *Excavaciones en Las Cogotas, Cardenosa (Ávila), I: El castro*. Madrid: Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades (Memorias de la Junta Superior de Excavaciones y Antigüedades; 110).
- CABRÉ AGUILÓ, J.; CABRÉ DE MORÁN, E.; MOLINERO PÉREZ, A. (1950) - *El castro y la necrópolis del Hierro celtico de Chamartín de la Sierra (Ávila)*. Madrid (Acta Archaeologica Hispana; V).
- CALLEJO SERRANO, C. (1962) - *El origen y nombre de Cáceres*. Cáceres.

- CARDOZO, M. (1971) - La culture des castros du nord du Portugal. In *Mélanges de Préhistoire, d'archéocivilisation et d'ethnologie offerts à E. Varagnac*. Paris: Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, p. 97-118.
- CASTILLO, A. del (1908) - *Los castros gallegos*. La Coruña.
- CERDEÑO SERRANO, M. L. (1997) - Sistemas defensivos en el ámbito celta peninsular. In *La guerra en la Antigüedad. Una aproximación al origen de los ejércitos en Hispania*. Madrid: Fundación Caja de Madrid, p. 231-239.
- ESPARZA ARROYO, A. (1980) - Nuevos castros con piedras hincadas en el borde occidental de la Meseta. *Revista de Guimarães*. Guimarães. 2, p. 71-86.
- ESPARZA ARROYO, A. (1986) - *Los castros de la Edad del Hierro del noroeste de Zamora*. Zamora.
- ESTEBAN ORTEGA, J. (1993) - El poblado y la necrópolis de La Coraja, Aldeacentenera (Cáceres). In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana*. Mérida: Museo Nacional de Arte Romano (Cuadernos Emeritenses; 7), p. 55-112.
- ESTEBAN ORTEGA, J.; SALAS MARTÍN, J. (1988) - Primera campaña de excavaciones en el castro de El Castillejo de Santiago del Campo (Cáceres). *Extremadura Arqueológica*. 1. Cáceres: Universidad de Extremadura; Mérida: Consejería de Cultura y Patrimonio Cultural de la Junta de Extremadura, p. 129-142.
- ESTEBAN ORTEGA, J., SÁNCHEZ ABAL, J.L., FERNÁNDEZ CORRALES, J. M. ^a (1988) - La necrópolis del Castro del Castillejo de la Orden, Alcántara (Cáceres). Cáceres: Universidad de Extremadura.
- FABIÁN GARCÍA, J. F. (1985) - El Cerro del Berrueco. Casi diez mil años de habitación ininterrumpida. *Revista de Arqueología*. Madrid. 56, p. 7-17.
- FABIÁN GARCÍA, J. F. (1986-87) - El Bronce Final y la Edad del Hierro en El Cerro del Berrueco (Ávila-Salamanca). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 273-287.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1986) - *Excavaciones Arqueológicas en el Raso de Candeleda*. 2 Vol., Ávila: Diputación Provincial de Avila. Institución Gran Duque de Alba.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. [et al.] (1986-87) - Evolución y cronología de El Raso (Ávila). *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 265-271.
- FERNÁNDEZ GÓMEZ, F. (1993) - El Raso de Candeleda (Ávila). De la prehistoria a la romanización. In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana* (Cuadernos Emeritenses, 7). Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 147-190.
- FRANCISCO MARTÍN, J. de (1989) - *Conquista y romanización de Lusitania*. Salamanca: Universidad.
- GARCÉS, I.; JUNYENT, E. (1989) - Fortificación y defensa en la I Edad del Hierro. Piedras hincadas en Els Vilars. *Revista de Arqueología*. Madrid. 93, p. 38-49.
- GARCÍA MONTERO, M. (1987) - *La Vera*. Mérida.
- GÓMEZ MORENO, M. (1927) - *Catálogo monumental de España. Provincia de Zamora*. Madrid: Ministerio de Instrucción Pública y Bellas Artes.
- GÓMEZ MORENO, M. (1983) - *Catálogo monumental de España. Provincia de Ávila*. Madrid.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1981) - La cultura de Las Cogotas. *Revista de Arqueología*. Madrid. 11, p. 6-11.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1986-87) - Transición a la Segunda Edad del Hierro. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 49-57.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. (1990) - *La necrópolis de Los Castillejos de Sanchorreja*. Salamanca: Universidad (Acta Salmanticensia. Estudios Históricos y Geográficos; 69).
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. [et al.] (1986) - Estudio de la relación relieve/sistema defensivo en los castros abulenses (fines de la Edad del Bronce - Edad del Hierro). *Arqueología Espacial*. Teruel. 9, p. 113-126.
- GONZÁLEZ-TABLAS, F. J. [et al.] (1991-92) - Materiales inéditos de Sanchorreja procedentes de excavaciones clandestinas: un intento de valoración. *Zephyrus*. Salamanca. 44-45, p. 103-112.
- GOUDINEAU, C.; KRUTA, V. (1980) - Les antécédents: y a-t-il une ville protohistorique? In DUBY G., ed. - *Histoire de la France urbaine, I: La ville antique*. Paris: Éditions du Seuil, p. 139-231.
- HARBISON, P. (1968a) - Castros with pedras fincadas in Trás-os-Montes. *Trabalhos de Anropologia e Etmologia*. Porto. 20, p. 385-389.
- HARBISON, P. (1968b) - Castros with chevaux-de-frise in Spain and Portugal. *Madridrer Mitteilungen*. Heidelberg. 9, p. 116-147.
- HARBISON, P. (1968-69) - El castro de Vivinera (Zamora) y sus piedras hincadas. *Zephyrus*. Salamanca. 19-20, p. 54-60.
- HARBISON, P. (1971) - Wooden and stone Chevaux-de-frise in Central and Western Europe. *Proceedings of the Prehistoric Society*. London. 37, p. 195-225.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1970) - Excavaciones en el castro de Las Villavieja del Tamuja, en Botija (Cáceres). In *XI Congreso Nacional de Arqueología (Mérida, 1968)*. Zaragoza, p. 431-437.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1976) - *La cultura de los castros en el occidente de la Meseta*. Salamanca (thèse dactylographiée).
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. (1993) - El yacimiento de Villasvieja y el proceso de romanización. In *El proceso histórico de la Lusitania oriental en época prerromana y romana* (Cuadernos Emeritenses; 7). Mérida: Museo Nacional de Arte Romano, p. 113-143.
- HERNÁNDEZ HERNÁNDEZ, F. [et al.] (1989) - *Excavaciones en el castro de Villasvieja del Tamuja (Botija, Cáceres)*. Mérida: Consejería de Educación y Cultura de la Junta de Extremadura.
- HOYOS, B. D. (1989) - The dedicii of the Tabula Alcantarensis. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn. 78, p. 40-44.

- HOYOS, B. D. (1990) - Populus Seanoc[...] 104 B. C. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn. 83, p. 89-95.
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1983) - *Expansión de los verracos y características de su cultura*. Madrid (thèse dactylographiée).
- LÓPEZ MONTEAGUDO, G. (1989) - *Esculturas zoomorfas celtas de la Península Ibérica* (Anejos de Archivo Español de Arqueología). Madrid: CSIC.
- LLANOS, A. (1991) - La Hoya, un poblado de la Edad de los Celtas. In GARCÍA CASTRO, J. A., ed. - *Los Celtas en la Península Ibérica* (Revista de Arqueología, hors série). Madrid, p. 110ss.
- MADOZ, P. (1845-1850) - *Diccionario de geográfico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*. 16 vol., Madrid.
- MALUQUER, J. (1956) - *Carta arqueológica de España*. Salamanca. Salamanca.
- MALUQUER, J. (1958a) - *Excavaciones arqueológicas en el Cerro del Berrueco* (Acta Salmanticensis, 14). Salamanca.
- MALUQUER, J. (1958b) - *El castro de Los Castillejos de Sanchorreja*. Salamanca: Universidad.
- MALUQUER, J. (1963) - Los pueblos de España céltica. In MENÉNDEZ PIDAL, R., ed. - *Historia de España*, I:3. Madrid: Espasa.
- MARINÉ, M. ; RUIZ ZAPATERO, G. (1988) - Nuevas investigaciones en Las Cogotas. *Revista de Arqueología*. Madrid. 84, p. 46-53.
- MARTÍN BRAVO A. M. (1994a) - Los castros del occidente de la provincia de Cáceres. *Complutum Extra*. Madrid. 4, p. 243-286.
- MARTÍN BRAVO A. M. (1994b) - El poblamiento en la comarca de Alcántara (Cáceres) durante la Edad del Hierro. *Complutum Extra*. Madrid. 4, p. 337-360.
- MARTÍN BRAVO A. M. (1996) - *Las sociedades de la Edad del Hierro en la Alta Extremadura*. Madrid (thèse dactylographiée).
- MARTÍN BRAVO A. M. (1999) - *Los orígenes de Lusitania. El I Milenio a. C. en la Alta Extremadura* (Bibliotheca Archaeologica Hispana, 2). Madrid.
- MARTÍN VALLS, R. (1971) - El castro del Picón de la Mora (Salamanca). *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología*. Valladolid. 37, p. 125-144.
- MARTÍN VALLS, R. (1985) - Segunda Edad del Hierro. Las culturas prerromanas. In DELIBES DEL CASTRO, G. [et al.] - *Historia de Castilla y León, I: La Prehistoria del Valle del Duero*. Valladolid.
- MARTÍN VALLS, R. (1986-87) - La Segunda Edad del Hierro: consideraciones sobre su periodización. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 59-86.
- MARTÍN VALLS, R.; BENET, N. (1997) - Investigación y restauración del castro de Yecla la Vieja. In REDENTOR, A., ed. - *O I Milénio A. C. no noroeste Peninsular: a fachada atlântica e o interior* (Actas do Cólóquio realizado em Bragança, nov. de 1995). Bragança, p. 111-120.
- MEREDITH, C. (1998) - El factor minero: el caso del estaño y el pueblo de Logrosán (Cáceres). In RODRÍGUEZ DÍAZ, A. - *Extremadura protohistórica: paleoambiente, economía y poblamiento*. Cáceres, p. 73-96.
- MOLINERO PÉREZ, A. (1982) - Don Juan Cabré y sus investigaciones en tierras abulenses. *Boletín de la Asociación Española de Amigos de la Arqueología*. Madrid. 15, p. 11-19.
- MORÁN BARDÓN, C. (1940) - *Mapa histórico de la provincia de Salamanca*. Salamanca: Establecimiento Tipográfico de Calatrava.
- MORÁN BARDÓN, C. (1946) - *Reseña histórico-artística de la provincia de Salamanca* (Acta Salmanticensis, I:2). Salamanca: Diputación.
- MORET, P. (1991) - Les fortifications de l'Âge du Fer dans la Meseta espagnole: origine et diffusion des techniques de construction. *Mélanges de la Casa de Velázquez*. Madrid. 27, 1, p. 5-42.
- MURILLO MARISCAL, M. (1975) - Tres castros prehistóricos en Cáceres. In *XIII Congreso Nacional de Arqueología*. Zaragoza, p. 471-480.
- ONGIL VALENTÍN, M. I. (1986-87) - Los poblados de ribero. Análisis territorial. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 321-328.
- ONGIL VALENTÍN, M. I. (1988) - Excavaciones en el poblado prerromano de Villavieja de la Orden (Alcántara, Cáceres). Primera campaña. *Extremadura Arqueológica*. 1. Cáceres: Universidad de Extremadura; Mérida: Consejería de Cultura y Patrimonio Cultural de la Junta de Extremadura, p. 103-108.
- ONGIL VALENTÍN, M. I. (1991) - Villasviejas del Tamuja (Botija, Cáceres). El poblado (1985-1990). *Extremadura Arqueológica*. 2. Cáceres: Universidad de Extremadura; Mérida: Consejería de Cultura y Patrimonio Cultural de la Junta de Extremadura, p. 247-253.
- POSAC MON, C. F. (1953) - Solosancho (Ávila). *Noticario Arqueológico Hispánico*. Madrid. 1, p. 63-74.
- REDONDO RODRÍGUEZ, J. A.; ESTEBAN ORTEGA, J. (1992-93) - El hábitat rural indígena en la provincia de Cáceres: problemática de su estudio. *Studia Historica Historia Antigua*. Salamanca. 10-11, p. 161-176.
- REDONDO RODRÍGUEZ, J. A. [et al.] (1991) - El castro de La Coraja de Aldeacentenera, Cáceres. *Extremadura Arqueológica*. 2. Cáceres: Universidad de Extremadura; Mérida: Consejería Cultural de la Junta de Extremadura, p. 269-282.
- RODRÍGUEZ ALMEIDA, E. (1955) - Contribución al estudio de los castros abulenses. *Zephyrus*. Salamanca. 6, p. 257-271.
- RODRÍGUEZ DÍAZ, A. (1995) - Extremadura prerromana. In *Extremadura Arqueológica. Arqueología en Extremadura: 10 años de descubrimientos*. Cáceres, p. 31-121.
- ROMERO CARNICERO, F. (1991) - *Los castros de la Edad del Hierro en el norte de la provincia de Soria*. Valladolid: Universidad
- RUIZ TABOADA, A. (1993) - Producción y explotación económica en los Montes de Toledo durante la Edad del Bronce. *Complutum*. Madrid. 4, p. 311-320.
- RUIZ ZAPATERO, G. (1977) - Fortificaciones del castro hallstático de Valdeavellano (Soria). *Celtiberia*. Zaragoza. 53, p. 83-92.

- RUIZ ZAPATERO, G.; ÁLVAREZ SANCHÍS, J. R. (1995) - Las Cogotas: Oppida and the roots of urbanism in the Spanish Meseta. In CUNLIFFE, B. et KEAY, S., ed. - *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia. From the Copper Age to the second Century A. D.* London, p. 209-235.
- SALINAS DE FRÍAS M. (1992-93) - El poblamiento rural antiguo de la provincia de Salamanca: modelos e implicaciones históricas. In GORGES, J. G. et M. SALINAS, M., ed. - *El medio rural en Lusitania romana. Formas de hábitat y ocupación del suelo* (Studia Historica Historia Antigua, 4). Salamanca, p. 177-188.
- SÁNCHEZ ABAL, J. L. (1979) - El castro de Sansueña: situación y descripción del sistema defensivo. In *Estudios dedicados a C. Callejo Serrano*. Cáceres, p. 659-662.
- SÁNCHEZ MORENO, E. (2000) - *Vetones: historia y arqueología de un pueblo prerromano*. Madrid: Universidad Autónoma.
- SANTONJA GÓMEZ, M. (1991) - Comentarios generales sobre la dinámica del poblamiento antiguo en la provincia de Salamanca. In *Del Paleolítico a la Historia. Museo de Salamanca*. Salamanca, p. 13-31.
- SANTONJA GÓMEZ, M. [et al.] (1986-87) - El Castillo Viejo de Valero (Salamanca): análisis de sus características y de su cronología. *Zephyrus*. Salamanca. 39-40, p. 365-374.
- SCHÜLE, W. (1969) - *Die Meseta-Kulturen der Iberischen Halbinsel* (Madrider Forschungen, 3). Berlin.
- SOLIER, Y. (1985) - Pech Maho - Sigean, Aude. In DEDET, B.; PY, M., eds. - *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale* (ARALO, cahier n.º 14). Caveirac, p. 62-63.
- SOS BAYNAT, V. (1977) - Los hallazgos prehistóricos de Logrosán (Cáceres). *Revista de Estudios Extremeños*. Badajoz. 33, p. 261-283.
- SPINDLER, K. (1970) - Eine Eisenzeitliche Befestigung mit Steinpfosten von Castillo Viejo (Prov. Salamanca). *Madrider Mitteilungen*. Mainz. 11, p. 110-121.
- TARACENA AGUIRRE, B. (1929) - *Excavaciones en las provincias de Soria y Logroño* (Memorias de la Junta Superior de de Excavaciones y Antigüedades, 103). Madrid.
- TARACENA AGUIRRE, B. (1941) - *Carta arqueológica de España. Soria*. Madrid.
- TERÁN, M. de (1952-58) - *Geografía de España y Portugal*. 6 vol. Barcelona 1952-1958.
- TRANOY, A. (1981) - *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule ibérique dans l'Antiquité*. Paris: CNRS.
- URBINA, D. [et al.] (1994) - Arqueología y yacimientos minerales en el occidente de los Montes de Toledo. *Zephyrus*. Salamanca. 47, p. 257-272.